LES CHEFS-D'ŒUVRE

LUIGI PIRANDELLO

NOUVELLES HUMORISTIQUES

Traduites
présentées et commentées
par
Benjamin CRÉMIEUX

SORLOT

LES CHEFS-D'ŒUVRE

publiés sous la direction de

JULIEN LUCHAIRE

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LUIGI PIRANDELLO

NOUVELLES HUMORISTIQUES

Traduites, présentées et commentées

par

Benjamin CRÉMIEUX

FERNAND SORLOT

7, Rue Servandoni
PARIS-VIe

29, Place de Jaude
CLERMONT

POUR LIRE PIRANDELLO

Né à Port-Empédocle, faubourg maritime de Girgenti (Agrigente) en Sicile, le 28 juin 1867, Luigi Pirandello appartenait à une famille de patriotes libéraux et anti-bourboniens. Il dut suivre en cachette les cours du lycée classique, tandis que son père, riche exportateur de soufre, qui le destinait au négoce, le croyait élève d'une école commerciale. En 1886, les moyens lui sont pourtant donnés de poursuivre ses études à Palerme d'abord, puis à l'Université de Rome, enfin en Allemagne, à Bonn (1888) d'où il revient docteur en philologie avec une thèse sur le dialecte de Girgenti. Il en rapporte une traduction des *Elégies Romaines* de Gœthe et une plaquette de vers originaux : *Elégies Rhénanes.*

Dès 1889, il avait réuni ses premières poésies d'adolescence en un petit recueil : *Mal joyeux*, influencé par la métrique « barbare » de Carducci. En 1891, il donne *Pâques de terre*, poèmes influencés par la métrique des poètes provençaux du moyen âge et commence sa carrière de romancier en publiant *L'Exclue* en feuilleton dans *la Tribuna* (1893). C'est le premier feuilleton signé d'un Italien qui ait paru dans ce quotidien, monopolisé jusque-là par les traductions du français. Suivent trois nouvelles : *Amours sans amour*, un bref roman : *Le Tour.*

Marié depuis peu, Pirandello se trouve, par suite de spéculations malheureuses de son père, brusquement ruiné et contraint à donner des leçons pour gagner sa vie. En 1897, il est nommé professeur de stylistique à l'Ecole supérieure de Magistère de Rome où il enseignera jusqu'en 1922, menant avec sa femme et les trois enfants qui lui sont nés,

une existence modeste dans le quartier Nomentano. Il publie encore un recueil de vers : *Musette*, mais compose surtout des nouvelles qui paraissent dans le *Corriere della Sera*, la *Lettura*, etc... au lendemain de son premier grand succès, obtenu avec un roman : *Feu Mathias Pascal* (1904). Toutes ses nouvelles et contes, parus d'abord dans des journaux ou des revues, sont périodiquement rassemblés en recueils. A signaler deux volumes d'études esthétiques publiés à cette époque, dont l'un : *L'Humorisme* éclaire toute l'œuvre de Pirandello et laisse présager ce qu'on devait appeler plus tard le « pirandellisme ».

L'activité littéraire de Pirandello et son succès vont croissant pendant la période 1910-1915, malgré la tiédeur légèrement méprisante de la critique dite « avancée » à son égard. Sa vie familiale est bouleversée par une maladie nerveuse de sa femme dont on rencontre de nombreux échos dans son œuvre. En 1918, il devra se résigner à se séparer d'elle et à la confier à une maison de santé. La guerre lui apporte une autre épreuve : son fils aîné est fait prisonnier. C'est alors que le théâtre, qui est essentiellement l'art du conflit, et qu'il avait jusque-là dédaigné, — en dépit d'une tentative, d'ailleurs peu heureuse — lui apparaît comme la forme d'expression la plus appropriée à l'époque. Il commence alors (1915) à composer une série d'ouvrages dramatiques. C'est en 1921 qu'il fait représenter à Rome les *Six personnages en quête d'auteur*, accueillis d'abord par des sifflets, mais qui ne tardent pas à se répandre en traductions dans toute l'Europe et aux Etats-Unis. Le succès, international également, d'*Henri IV*, de *Vêtir ceux qui sont nus*, transforme la vie casanière de Pirandello en une existence errante de vedette cosmopolite. On le voit successivement séjourner à Paris, à Berlin, à Paris encore, et entreprendre à travers l'Europe et dans les deux Amériques des tournées à la tête d'une compagnie théâtrale qu'il dirige et qui représente ses œuvres. En 1934, le prix Nobel de Littérature lui est décerné. Il meurt inopinément d'une congestion pulmonaire, contractée pendant une prise de vues d'un film tiré de *Feu Mathias Pascal*. Etranger à la politique, il avait donné son adhésion au régime fasciste en 1924 et avait été nommé membre de l'Académie d'Italie dès sa fondation.

L'édition définitive de son théâtre et de ses nouvelles a paru chez l'éditeur Mondafori. La presque totalité de ses nouvelles a été rassemblée en deux gros volumes, sous le titre : *Nouvelles pour un an*.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages dont les titres sont suivis d'un astérisque existent en traduction française)

POÉSIE :

Mal joyeux (1889). – *Pâques de Terre* (1891). – *Elégies Rhénanes* (1892). – *Musette* (1901). – *Fausses notes* (1912).

ROMANS :

*L'Exclue*** (1901, paru en feuilleton en 1893). – *Le Tour*** (1895). – *Feu Mathias Pascal**** (1904) [la traduction est très abrégée]. – *Son Mari* (1911). – *Les Vieux et les Jeunes* (1913). – *On tourne*** (1915). – *Un, personne et cent mille**** (1926).

NOUVELLES :

Amours sans amour (1894). – *Quand j'étais fou* (1901) – *Farces de la vie et de la mort*, 2 vol. (1902). – *Blanches et noires* (1903). – *Hermès Bifrons* (1905). – *La Vie nue* (1906). – *Tercets* (1906). – *Le Traquenard* (1914). – *Un cheval dans la lune* (1918). – *Le Carnaval des morts* (1919). – *Tu ris* (1929).

[Des nouvelles extraites de ces divers recueils et traduites en français, ont été rassemblées en volumes sous les titres : *Le Livret rouge**, *Vieille Sicile**, *Innocentes****].

ESSAIS :

Art et Science (1908). – *L'Humorisme* (1910).

THÉATRE :

Le Devoir du médecin (1911). – *L'Etau*. – *Limons de Sicile**** (1913). – *La Raison des autres* (1913). – *Le*

*Bonnet de Fou** (1916). – *Gare à toi, Jacquot !* (1916). – *Liolà* (1916). – *La Volupté de l'Honneur**** (1917). – *Chacun sa vérité** (1918). – *L'Imbécile** (1918). – *Le Jeu des rôles* (1918). – *La Greffe* (1919). – *L'Homme, la bête et la vertu**** (1919). – *La Patente** (1919). – *Tout pour le mieux** (1920). – *Mais c'est pour rire* (1920). – *Comme avant mieux qu'avant**** (1920). – *Eve et Line** (1920). – *Six personnages en quête d'auteur** (1921). – *Henri IV** (1922). – *Vêtir ceux qui sont nus** (1922). – *La Vie que je t'ai donnée** (1923). — *La Fleur aux lèvres* (1923). – *Comme ci ou comme ça** (1924). – *L'Ami des Femmes mariées* (1927). – *Diana et la Tuda* (1927). – *La Nouvelle Colonie* (1928). – *Lazare* (1929). – *Ou d'un seul ou d'aucun* (1929). – *Comme tu me veux** (1930). – *Ce soir, on improvise** (1930). – *Se trouver* (1933). – *Quand on est quelqu'un* (1933). – *On ne sait comment* (1934). – *Les Géants de la montagne* (1936).

[Les ouvrages marqués d'un * ont été traduits par Benjamin Crémieux, de ** par Yvonne Lenoir, de *** par divers autres traducteurs.]

A CONSULTER :

Federico NARDELLI : *L'Homme secret* (Gallimard). – Benjamin CRÉMIEUX : *Panorama de la Littérature Italienne* (Ed. du Sagittaire). – Id. : Préface de la traduction d'*Henri IV* (Gallimard). – Id. : *Luigi Pirandello* (*Revue de Paris*, 15 déc. 1936).

POUR LIRE
LES NOUVELLES HUMORISTIQUES

Vers 1890, quand Luigi Pirandello sent s'éveiller sa vocation d'écrivain, la poésie lyrique, dominée par Giosuè Carducci, est au tout premier plan de la vie littéraire italienne, mais l'art de la nouvelle — presque complètement négligé depuis trois cents ans, bien que la péninsule, du moyen âge au XVI^e^ siècle, de Sacchetti et Boccace à Firenzuola et Bandello, ait été la terre privilégiée des conteurs — connaît un florissant renouveau. Toute une pléïade de prosateurs, en grande majorité méridionaux, Giovanni Verga, Luigi Capuana, Federigo de Roberto, siciliens comme Pirandello ; Mathilde Serao, Salvatore di Giacomo, napolitains ; le Gabriele d'Annunzio des *Nouvelles de la Pescara*, abruzzais, groupés sous l'enseigne du *vérisme*, en même temps qu'ils donnent forme au roman italien moderne, se complaisent au récit bref. Le *vérisme*, frère cadet du naturalisme français, s'en distingue par plus d'un trait : presque uniquement régionaliste, il garde un sens de la grandeur tragique aussi bien que de la farce paysanne qui exclut la sordidité de certaines peintures de mœurs, si fréquente chez nos naturalistes ; d'autre part, il vise volontiers à la grande fresque historique.

Il était naturel qu'à ses débuts, Pirandello considérât comme des modèles un Verga et un Capuana. Pourtant la seule influence vraiment marquante qu'il ait subie et qu'il a toujours hautement reconnue fut celle de Maupassant. Jusqu'à la fin, le moule de la nouvelle réaliste à la Maupassant, avec son déroulement chronologique, ses descriptions, ses dialogues, la minutie des portraits physiques et

moraux des personnages, lui a suffi, même quand il a eu à exprimer les nuances psychologiques ou philosophiques les plus étrangères à l'auteur de *Boule de Suif*.

Si Maupassant lui est apparu comme le « maître » entre tous, c'est, à n'en pas douter, parce qu'il est de tous le narrateur le plus cursif, le plus rapide, le plus proche des conteurs oraux d'Agrigente et de Port-Empédocle, dont les récits avaient bercé l'enfance et l'adolescence de Pirandello et dont il est l'héritier direct. Le répertoire de ces conteurs bénévoles était double : d'une part il comprenait tout un folklore qui rejoignait les fabliaux du moyen âge, nourri d'histoires de maris bernés, de marchands dupés, de prêtres et de moines raillés ou bafoués, de légendes aussi de l'âge bourbonien, avec bandits d'honneur, argousins impitoyables et patriotes héroïques ; d'autre part, c'était une chronique au jour le jour de la petite ville et des villages environnants, avec toutes les aventures étranges ou cocasses, toutes les anecdotes relatives aux « originaux » d'Agrigente et des alentours, dont la vie provinciale est toujours si riche.

Servi par une mémoire extraordinaire, c'est dans ce fond inépuisable qu'a d'abord et avant tout puisé Pirandello. A l'origine de ses sujets les plus invraisemblables en apparence, il y a presque toujours un souvenir, souvenir d'un fait dont il fut le témoin ou qu'il entendit raconter. Et son art, bien qu'il se soit dès le début moins soucié de l'anecdote même que des réactions psychologiques diverses des différents personnages devant le même fait, est essentiellement l'art d'un narrateur oral, qui interrompt son récit pour interpeller l'auditeur, pour fournir des détails rétrospectifs sur le personnage qui fait irruption dans l'histoire, pour commenter les événements et qui s'applique à phonographier les dialogues, en soulignant les tics de langage de chacun, le tout emporté par une véritable ivresse de conter.

La caisse en réserve (p. 29) est un exemple typique de fabliau ainsi présenté et renouvelé. On en pourrait dire autant de l'apologue de *Madame Frola et Monsieur Ponza, son gendre* (p. 84), mais un élément nouveau, tout à fait particulier à Pirandello, s'y fait jour, qui, dans *La caisse en réserve*, n'apparaît qu'à l'extrême fin.

Cet élément, c'est l'humour pirandellien, qui confère leur principale originalité à ses contes et nouvelles, comme à ses romans et à son théâtre, humour qui correspond à son sentiment le plus intime de la condition humaine, humour à la définition duquel il a consacré tout un essai qui prend par instants allure de confession.

L'humour, selon Pirandello, c'est « le sentiment du contraire ». Nous rencontrons par exemple, dit-*il*, une vieille femme outrageusement fardée et peinte. Nous percevons qu'elle est le contraire de ce qu'une vieille femme doit être, et nous rions, le *comique* naissant de cette *perception du contraire.* Si nous réfléchissons que cette vieille se farde peut-être pour conserver l'amour d'un mari beaucoup plus jeune, notre rire s'éteint, nous venons d'avoir le *sentiment du contraire* qui constitue l'humour et qui, dans un cas inverse, pourra nous faire rire d'une scène au premier abord tragique. (Exemple : le dénouement macabre de *La caisse en réserve.*)

« Tout véritable humoriste, déclare Pirandello, n'est pas seulement poète, il est aussi critique, mais qu'on y prenne garde, un critique *sui generis,* un critique d'imagination. » L'humorisme peut se définir : « un phénomène de dédoublement dans l'acte de la conception. »

L'artiste a devant lui un paysage ou un spectacle quelconque, un homme ou une situation. S'il est réaliste, il s'attache à les reproduire tels quels ; s'il est idéaliste, il les interprète selon son tempérament. Dans les deux cas, l'artiste ne s'occupe que de représenter les choses, en s'abandonnant au travail de son imagination. Mais s'il s'agit d'un humoriste, il ne se contente pas de réaliser une œuvre plastique ou figurative ; il unit la réflexion à l'imagination, il ne se contente pas de dessiner, de colorier, de modeler, d'exprimer, en même temps il raisonne et juge : « La réflexion se transforme en un diablotin qui démonte le mécanisme de toutes les images, de tous les phantasmes dressés par le sentiment, et le démonte pour voir en quoi il consiste, pour en faire jouer le ressort, pour l'entendre grincer. »

La réflexion agit sur l'imagination pour en modérer l'élan lyrique, pour l'empêcher de s'abandonner à l'élan du sentiment. « La situation de l'humoriste, constate Pirandello, ne peut être qu'amèrement comique. C'est celle d'un homme qui se trouve toujours hors de ton, qui joue à la fois du violon et de la contrebasse, d'un homme qui ne peut avoir une pensée, sans qu'il lui en vienne aussitôt une autre opposée,... d'un homme qui ne peut s'abandonner à un sentiment sans éprouver aussitôt quelque chose en lui qui lui fait une grimace, le trouble, le déconcerte et l'irrite. » Pirandello compare l'humoriste à un Hermès *Bifrons,* incapable de rire ou de pleurer uniquement, mais dont un visage rit des pleurs que verse l'autre.

Pourquoi est-on ou devient-on humoriste, se demande

Pirandello ? « L'humorisme, répond-il, est une forme particulière d'esprit à laquelle il est arbitraire d'attribuer des causes déterminantes. Il peut, toutefois, être le résultat d'une expérience amère de la vie et des hommes, d'une expérience qui, si elle ne permet plus, d'une part, au sentiment ingénu de déployer ses ailes et de s'élever comme l'alouette pour lancer son cri vers le soleil sans le retenir par la queue au moment de son envol, pousse, d'autre part, à réfléchir que la tristesse des hommes est due souvent à la tristesse de la vie, aux maux dont elle est pleine, et que tout le monde ne sait ou ne peut supporter, elle pousse à réfléchir que la vie n'ayant pas fatalement pour la raison humaine un but clair et déterminé, il faut pour que l'homme ne reste pas suspendu dans le vide, que l'existence offre un but particulier, artificiel, illusoire à chacun, but noble ou bas, peu importe, puisqu'il n'est pas, puisqu'il ne peut pas être le but véritable de la vie, cherché avec acharnement par tous les hommes et qu'aucun ne trouve, *peut-être* parce qu'il n'existe pas. »

Pour l'humoriste ainsi défini, il n'y a plus que deux types d'hommes, celui qui n'a pas pris conscience de cette vanité profonde de la vie et qui s'agite encore en tous sens comme une marionnette, et celui qui en a pris conscience. Ce dernier ne voit plus dans la vie qu'une « triste bouffonnerie ». « L'homme qui a compris le jeu ne réussit plus à se tromper lui-même, mais l'homme qui ne réussit plus à s'illusionner ne peut plus prendre goût, ni plaisir à la vie. Mon art est plein d'une pitié amère pour tous ceux qui se trompent eux-mêmes, mais cette compassion ne peut qu'être suivie d'une farouche révolte contre le destin qui condamne l'homme à l'illusion. »

Cette révolte, fruit d'un scepticisme et d'un pessimisme absolus, habite parfois les personnages « conscients » des nouvelles de Pirandello, par exemple le héros de *La Souricière* (p. 75). Mais plus souvent que des révoltés, il préfère peindre des « adaptés », qui, ayant perdu toute illusion, se soumettent à toutes les conventions sociales, mais qui, chaque fois qu'ils le peuvent, obéissent à la loi du cœur, et font le moins de mal, le plus de bien possible à leurs semblables dans la faible mesure où la destinée goguenarde le leur permet. Exemple : M^me^ Ponza, dans *Madame Frola et M. Ponza, son gendre,* qui se sacrifie en silence sans jamais avouer en public si c'est à la folie de son mari ou de M^me^ Frola. Autre exemple : le docteur Fileno de la *Tragédie d'un personnage,* inventeur de la « philosophie du lointain ».

Il convient de souligner ici que Pirandello ne songe jamais à incriminer la société, à se révolter contre l'état social ; selon lui, c'est la nature de l'homme, la condition qui lui est faite par son destin d'être conscient qui sont seules coupables. L'animal vit heureux parce qu'il ne sait pas qu'il vit, parce qu'il est tout instinct et se laisse emporter par ses impulsions sans jamais regretter sa vie de la veille ou de la minute précédente. Au lieu que le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne peut ainsi s'abandonner aveuglément à la minute qui l'emporte ; prenant conscience de sa durée, il voudrait la fixer dans une forme immuable et qui lui donne le maximum de plaisir. Mais la vie en s'écoulant détruit successivement toutes les formes où il tente de se fixer. (*La Souricière*, p. 75.) C'est pourquoi Pirandello ne s'insurge jamais contre les institutions familiales et sociales, quelles qu'elles soient, considérées par lui comme un cadre un peu moins instable, comme des formes un peu plus résistantes à l'incessante mobilité des forces vitales. Il proclame même la nécessité de s'accrocher à un ordre humain où le devoir familial prime les droits de l'individu. Ce respect de la famille peut s'exprimer sur le mode ironique (*Le mari de ma femme*) ou de façon dramatique (*La Lumière d'en face*, p. 41.)

La plupart des humains ignorent la fatalité du duel permanent entre la forme et la vie, et la majorité des contes et nouvelles de Pirandello sont consacrés à les montrer ballottés entre ce qu'ils sont et ce qu'ils croient être, entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être, entre ce qu'ils sont pour eux-mêmes et ce qu'ils sont aux yeux des autres (*L'Esprit malin*, p 57). Le titre d'un des recueils de nouvelles de Pirandello en indique bien la tonalité générale et les thèmes préférés : *Farces de la vie et de la mort.*

Le plus souvent, les nouvelles ont naturellement pour cadre la Sicile, le pays d'Agrigente, avec sa ville haute, son port, ses soufrières, sa campagne semi-tropicale (voir le début de l'*Esprit malin*), ses populations encore croupissantes dans la misère et la superstition ; mais à côté de ces contes alimentés par les souvenirs d'enfance, il y a tout un cycle romain, nourri par la dure expérience du professeur mal payé que fut Pirandello, où, dans le cadre des quartiers neufs de la Rome humbertienne, s'agite un monde étriqué de petits fonctionnaires, de petits bourgeois. Pour être complet, il faudrait mentionner un cycle « balnéaire », où les mêmes personnages s'agitent dans l'oisiveté d'une ville d'eau.

Mais quel que soit le lieu où les situe Pirandello, quel que soit leur niveau social, toutes ces marionnettes se meuvent dans une atmosphère de bouffonnerie désolée, souvent macabre ou de pitié bouffonne. Tout n'est qu'amère dérision pour ces héros, souvent aussi pleine de bonne volonté, de courage et d'illusion et aussi maltraités par le sort que le Charlot des films américains.

Tantôt Pirandello nous montrera une mère qui, pour compléter la dot de sa fille, prend des enfants en nourrice, qu'elle laisse mourir, faute de lait, tuant ainsi ses nourrissons au nom de son amour maternel ; tantôt ce sera un ministre qui, se sentant mourir, imagine et règle ses funérailles, mais, par suite d'une erreur d'aiguillage, son cercueil est lancé dans une fausse direction et c'est la dépouille d'un pauvre séminariste qui reçoit à sa place les honneurs funèbres. Un cocher de fiacre, devenu depuis la veille cocher des pompes funèbres, s'assoupit sur son siège, et s'éveillant en sursaut, invite un passant à prendre place dans le corbillard. Un vieux célibataire, qui a toujours reproché à son meilleur ami, le choix de son épouse, n'en finit pas moins, après la mort de cet ami, par épouser sa veuve. Un vieux caissier, qui a puisé dans le coffre-fort de son patron, pris de remords, descend à la plage, résolu à se noyer. Mais il y rencontre des amis et toute la journée rit et fait bombance, oublieux de sa résolution et du vol qu'il a commis. Il ne se retrouve devant la réalité qu'en rentrant chez lui : l'homme qui s'empoisonne alors n'est déjà plus celui qui avait volé et qui avait ressenti d'âpres remords. Il n'en est pas moins obligé d'expier pour le voleur qu'il a été quelques instants et qu'il n'est plus.

Ces quelques sujets de nouvelles suffisent à montrer à la fois avec quelle imagination et aussi quelle méthode Pirandello ramène à sa vision particulière de la vie des thèmes tirés de ses souvenirs, du *folklore* sicilien ou encore de simples faits divers. On l'a accusé parfois de compliquer à plaisir la psychologie de ses personnages ou l'intrigue dans laquelle il les engageait pour mieux les insérer dans son système. Cela lui arrive sans aucun doute, mais le plus souvent, la vérité humaine s'en trouve non pas offensée, ou gauchie, mais approfondie. Il sait d'ailleurs, quand l'occasion s'en présente, extraire une intense émotion d'un sujet tout simple *(La Lumière d'en face)* ou d'une simple impression vécue (*Berceuse*, p. 51).

Pirandello n'a jamais cessé d'écrire des nouvelles jusqu'à la fin de sa vie et même quand son activité théâtrale l'acca-

parait le plus (en dernier lieu, il se complaisait de plus en plus dans des contes semi-fantastiques et presque surréalistes) ; aussi est-il vain de vouloir distinguer entre le conteur et le dramaturge, opposer l'un à l'autre. Le dramaturge dérive directement du conteur, quoi qu'on en ait pu dire, et c'est si vrai qu'à deux ou trois exceptions près, toutes les pièces de Pirandello sont tirées de nouvelles, souvent écrites de longues années auparavant. A titre d'exemple, nous avons donné *Madame Frola et M. Ponza, son gendre* qui a fourni le canevas de *Chacun sa vérité*. On trouvera également dans *La tragédie d'un personnage* une tirade qui a été reprise dans les *Six personnages en quête d'auteur*.

L'unité de l'œuvre pirandellienne est complète. Elle s'est développée par étapes, s'élargissant, s'approfondissant sans cesse. Le théâtre, auquel Pirandello ne s'est consacré qu'à partir de cinquante ans, témoigne d'une maturité complète, mais les nouvelles ont la vigueur et la diversité parfois indisciplinée d'une puissante nature en sa fleur. C'est dans les nouvelles que le tempérament de feu de Pirandello se montre le mieux ; sous le jet glacé de son humour, il brasille, lance des étincelles, et dégage une fumée âcre qui prend à la gorge et met les larmes au bord des cils. La valeur de son message et de son art réside dans ce mélange de passion brûlante et de froide réflexion. Sans conteste, il est le plus grand conteur italien de son temps. Et si son apport dans l'art de la nouvelle n'a ni l'importance, ni l'originalité de son apport dans l'art dramatique, sa place n'en reste pas moins marquée entre Tchekov et Maupassant.

B. C.

Toulouse, août 1941.

NOUVELLES HUMORISTIQUES

LA TRAGÉDIE D'UN PERSONNAGE[1]

C'est une vieille habitude que j'ai de donner audience, tous les dimanches matin, aux personnages de mes futures nouvelles.

Pendant cinq heures, de huit à treize.

Il m'arrive presque toujours de me trouver en mauvaise compagnie.

Je ne sais pourquoi, il n'accourt d'ordinaire à mes audiences que les gens les plus mécontents qui soient, tantôt affligés de maux étranges, tantôt empêtrés dans des aventures extraordinairement compliquées. C'est véritablement un supplice d'avoir affaire à eux.

J'écoute tout ce monde avec patience ; je questionne avec bonne grâce ; je prends en note le nom et la situation de chacun ; je tiens compte de leurs sentiments et de leurs aspirations. Mais il faut bien dire aussi que, pour mon malheur, je ne suis pas facile à contenter. Patience, bonne grâce, tant qu'on voudra, mais je n'aime pas être dupe. Et j'entends, par une longue et subtile enquête, pénétrer jusqu'au fond des âmes.

Or il arrive que plus d'un prend ombrage de cer-

1. Cette nouvelle est le germe primitif d'où est sorti le chef-d'œuvre de l'auteur : *Six personnages en quête d'auteur.*

taines de mes demandes, se cabre et récalcitre furieusement, peut-être parce qu'il s'imagine que je prends plaisir à le dégonfler de tout le sérieux avec lequel il s'est présenté à moi.

Toujours avec patience et bonne grâce, je m'ingénie à lui faire comprendre, à lui faire toucher du doigt l'utilité de ma demande. C'est qu'on a tôt fait de se vouloir de telle ou telle manière ; le tout est de savoir si nous pouvons être tels que nous nous voulons. Que nous n'en soyons pas capables, et du même coup cette volonté doit forcément paraître ridicule et vaine.

Ils refusent de s'en laisser persuader.

Et alors, comme au fond j'ai bon cœur, je les plains. Mais est-il possible de compatir à certaines mésaventures sinon à condition d'en rire ?

Conséquence : les personnages de mes nouvelles vont publiant partout que je suis un écrivain impitoyable et particulièrement cruel. Il faudrait un critique de bonne volonté pour montrer toute la compassion qu'il y a derrière mon rire.

Mais où trouver par le temps qui court des critiques de bonne volonté ?

*
* *

Il convient de noter que quelques-uns de ces personnages, au cours des audiences, se précipitent au premier rang et s'imposent avec tant de pétulance et de violence que je me vois contraint quelquefois à m'expliquer avec eux sur-le-champ.

Beaucoup se repentent ensuite amèrement de leur hâte et me supplient de les débarrasser qui d'un défaut, qui d'un autre. Mais je me borne à sourire et tranquillement je leur conseille d'expier leur péché originel et d'attendre que j'aie le temps et la possibilité de revenir à eux.

Parmi ceux qui restent en arrière, en attente, et se laissent bousculer, il en est qui soupirent, d'autres

qui pâlissent, d'autres encore qui se lassent et s'en vont frapper à la porte de quelqu'autre écrivain.

Il m'est arrivé fréquemment de retrouver dans les nouvelles de beaucoup de mes confrères des personnages, qui s'étaient d'abord présentés à moi ; il m'est arrivé aussi d'en reconnaître certains autres qui, mécontents de la façon dont je les avais traités, ont voulu essayer de faire ailleurs meilleure figure.

Je ne m'en plains pas ; d'habitude, en effet, il se présente à moi deux ou trois nouveaux personnages par semaine. Et souvent leur foule est si dense que je dois m'occuper de plusieurs à la fois. Mais, à un moment donné, mon esprit ainsi partagé et bousculé se refuse à cet élevage double ou triple et s'écrie, exaspéré : ou bien présentez-vous l'un après l'autre, tout doucement, sans vous presser, ou bien retournez tous les trois dans les limbes !

Je me rappellerai toujours avec quelle humilité attendit son tour un pauvre petit vieux qui m'arrivait de loin, un musicien, le *maestro* Icilio Saporini, qui avait dû s'expatrier en Amérique, en 1849, à la chute de la République Romaine, pour avoir mis en musique je ne sais plus quel hymne patriotique, et qui, après quarante-cinq ans d'absence, presque octogénaire, était revenu en Italie pour y mourir. Cérémonieux, avec une petite voix pareille au zinzin d'un moustique, il laissait passer tout le monde avant lui. Finalement, un jour que j'étais encore convalescent d'une longue maladie, je le vis pénétrer dans ma chambre, plus humble que jamais, avec un petit rire timide sur les lèvres :

— Si je pouvais... Si je ne vous dérangeais pas...

Comment donc, s'il pouvait, pauvre petit vieux ! Il avait choisi le moment le plus opportun. Et je le fis mourir incontinent dans une brève nouvelle intitulée : *Musique d'autrefois*[1].

1. Cette nouvelle a été réellement écrite.

*
* *

Dimanche dernier, j'ai pénétré dans mon cabinet de travail, un peu plus tard qu'à l'ordinaire.

Un long roman, reçu en service de presse et qui attendait d'être lu depuis plus d'un mois, m'avait tenu éveillé jusqu'à trois heures du matin à méditer sur un des personnages, le seul qui fût vivant au milieu d'ombres vaines.

Il représentait un pauvre homme, un certain docteur Fileno, qui croyait avoir découvert le remède le plus efficace contre toute espèce de maux, une recette infaillible pour se consoler soi-même et consoler autrui de toutes les calamités publiques ou privées.

A dire vrai, il s'agissait moins d'une ordonnance ou d'un remède que d'une méthode, imaginée par le docteur Fileno, qui consistait à lire du matin au soir des livres d'histoire et à projeter le présent lui-même dans l'histoire, comme s'il était déjà très éloigné dans le temps et classé dans les archives du passé.

Grâce à cette méthode, il s'était délivré de toutes ses peines et de tous ses ennuis, et il avait — sans avoir eu besoin de mourir pour cela — trouvé la paix, une paix austère et sereine, enveloppée d'une certaine tristesse sans regret, cette tristesse que conserveraient encore les cimetières sur la face de la terre, même si tous les hommes étaient morts.

Tirer du passé des leçons pour le présent, le docteur Fileno n'y songeait même pas. Il savait que ce serait temps perdu, et aussi sottise, l'histoire étant une composition idéale, faite d'éléments recueillis selon le tempérament, les antipathies, les sympathies, les aspirations, les opinions des historiens, et cette composition idéale ne pouvant être utilisée par la vie qui pousse en avant avec tous ses éléments encore épars et désordonnés. Il ne songeait pas davantage à tirer du présent des normes ou des prévisions pour l'avenir ; il faisait même le contraire : il se situait idéalement dans l'avenir pour regarder le présent et l'envisageait comme du passé.

Exemple : il avait perdu une fille quelques jours auparavant. Un ami lui avait fait une visite de condoléances. Eh bien ! il l'avait déjà trouvé aussi consolé que si cette fille était morte depuis plus de cent ans.

Son malheur, encore tout chaud, il l'avait sans retard éloigné dans le temps, repoussé et relégué dans le passé. Mais il fallait voir avec quelle élévation et quelle dignité il en parlait.

En somme, de sa méthode, le docteur Fileno avait fait une espèce de longue-vue retournée. Il l'ouvrait, mais ce n'était pas pour se mettre à contempler l'avenir, où il savait qu'il ne verrait rien ; il préférait appliquer son œil au gros oculaire et regarder par le petit, en le fixant sur le présent, de façon que tout lui apparût rapetissé et à grande distance. Il travaillait depuis de longues années déjà à un ouvrage, destiné à faire époque : *La philosophie du lointain.*

Pendant la lecture du roman, il m'avait paru manifeste que l'auteur, tout occupé à nouer artificiellement une trame des plus banales, n'avait pas su prendre pleine et entière conscience du personnage du docteur, lequel, renfermant en soi, et étant seul à renfermer le germe d'une création véritable, avait réussi, à un moment donné, à prendre la main à son créateur et à se détacher durant des pages, avec un vigoureux relief, sur les péripéties sans intérêt du récit, mais brusquement, appauvri et déformé, il s'était laissé soumettre et adapter aux exigences d'un dénouement faux et stupide.

J'étais demeuré longtemps, dans le silence de la nuit, avec la figure de ce personnage devant les yeux, à rêvasser. Quel dommage ! Il y avait en lui assez de substance pour en tirer un chef-d'œuvre. Si son auteur ne l'avait pas si indignement méconnu et négligé, s'il avait fait de lui le centre du roman, tous les éléments artificiels dont il s'était servi se seraient peut-être transformés, seraient peut-être devenus tout de suite vivants eux aussi. Un grand chagrin mêlé de colère s'était emparé de moi au spectacle de cette vie misérablement manquée.

*
* *

Eh bien, ce matin-là, comme j'entrais en retard dans mon cabinet de travail, j'y trouvai un désordre insolite. C'était ce docteur Fileno qui s'était mêlé aux personnages qui m'attendaient, à mes propres personnages, et ceux-ci, dépités et furieux, lui avaient sauté dessus et cherchaient à le chasser, tout au moins à l'obliger à prendre place derrière eux.

— Eh là ! messieurs, m'écriai-je, qu'est-ce que c'est que ces façons ? Quant à vous, docteur Fileno, j'ai déjà gaspillé trop de temps avec vous. Que désirez-vous de moi ? Vous ne m'appartenez pas. Laissez-moi maintenant m'occuper en paix de mes personnages, et allez-vous en.

Une angoisse si profonde et si désespérée se peignit sur le visage du docteur Fileno, qu'aussitôt, tous les autres (tous mes personnages qui ne l'avaient pas encore lâché) pâlirent, un peu honteux, et s'effacèrent devant lui.

— Ne me chassez pas, par pitié, ne me chassez pas ! Accordez-moi seulement cinq minutes d'audience, avec l'assentiment de tous ces messieurs, et laissez-vous persuader, par pitié !

Perplexe et un peu ému, je lui demandai :

— Que je me laisse persuader... mais de quoi ? Je suis parfaitement persuadé, mon cher docteur, que vous méritiez de tomber dans de meilleures mains. Mais que voulez-vous que je fasse ? J'ai déjà beaucoup déploré votre destin ; maintenant ça suffit.

— Ça suffit ? Ah parbleu, non ! s'écria le docteur Fileno, tout secoué d'indignation. Vous parlez de la sorte parce que je ne vous appartiens pas ! Votre indifférence, votre mépris me seraient, croyez-le, beaucoup moins cruels que cette commisération passive que vous me témoignez et qui, pardonnez-moi de vous le dire, est indigne d'un artiste. Personne[1]

1. Toute la fin de ce paragraphe, se retrouve à quelques mots près dans une tirade des *Six personnages en quête d'auteur*.

mieux que vous ne peut savoir que nous sommes des êtres vivants, plus vivants que tous ceux qui respirent et endossent chaque matin des vêtements, moins réels qu'eux peut-être, mais plus vrais ! Il y a bien des façons de venir au monde, cher monsieur, et vous savez bien que la nature se sert de l'imagination humaine comme d'un instrument pour continuer son œuvre de création. Et tout ce qui naît grâce à cette activité créatrice qui a son siège dans l'esprit de l'homme, est promu par la nature à une vie de beaucoup supérieure à celle d'un enfant né du sein d'une mortelle. Quiconque naît personnage, quiconque a la chance de naître personnage vivant, peut même se moquer de la mort. Il ne meurt plus ! L'homme, l'écrivain, instrument de la création, mourra ; sa création ne meurt plus ! Et pour vivre éternellement, elle n'a aucun besoin de posséder des qualités extraordinaires, ni de réaliser des prodiges. Dites-moi ce qu'était Sancho Pança ! Dites-moi ce qu'était don Abbondio ! Et pourtant ils ont la vie éternelle parce que, germes viables, ils ont eu la chance de trouver une matrice féconde, une imagination qui a su les cultiver et les nourrir pour l'éternité.

— Mais oui, cher docteur, tout ça va bien, lui dis-je. Mais je ne vois pas encore ce que vous pouvez vouloir de moi.

— Ah ! vous ne le voyez pas, fit le docteur Fileno. Me serais-je donc trompé de chemin ? Serais-je par hasard tombé dans la lune ? Mais quelle espèce d'écrivain êtes-vous donc pour ne pas comprendre l'horreur de la tragédie qui est la mienne ? Avoir le privilège inestimable d'être né personnage, au jour d'aujourd'hui, je veux dire aujourd'hui où la vie matérielle est tellement hérissée de viles difficultés qui font obstacle à toute existence, la déforment, la rendent misérable ; avoir le privilège d'être né personnage vivant, destiné par conséquent, malgré ma petitesse, à l'immortalité, et être tombé dans de pareilles mains, être condamné à périr injustement, à étouffer dans un monde artificiel, où je ne puis ni

respirer, ni faire un pas, car il est tout entier faux, fabriqué, truqué, archi-truqué ! Des mots et du papier ! Du papier et des mots ![1] Un homme qui se trouve pris dans une situation à laquelle il ne peut ou ne veut pas s'adapter, a la ressource de tout quitter, de s'enfuir ; mais un pauvre personnage, non : il est là, fixé, cloué à son martyre sans fin ni terme. De l'air ! de l'air ! de la vie ! Voyez un peu... *Fileno*... Il m'a appelé *Fileno*... Sérieusement pensez-vous que je puisse me nommer Fileno ? L'imbécile, l'imbécile ! Il n'a même pas été bon à me trouver un nom ! Fileno, moi ! Et puis, moi, moi, l'auteur de la *Philosophie du lointain*, devais-je finir de cette manière indigne pour dénouer un imbroglio stupide ? Est-ce que je devais épouser en secondes noces cette oie de Graziella, à la place du notaire Negroni ? Est-ce que c'étaient des choses à faire ? Et maintenant que va-t-il se passer ? Rien. Le silence. Ou peut-être quelques éreintements dans deux ou trois petits journaux. Peut-être quelque critique s'exclamera-t-il : « Quel dommage pour ce pauvre docteur Fileno. C'était vraiment un bon personnage ! » Et tout s'achèvera ainsi. Je suis condamné à mort, moi, l'auteur de la *Philosophie du lointain*, que cet imbécile n'a même pas trouvé le moyen de me faire publier à mes frais ! Sinon, vous le pensez bien, comment aurais-je pu épouser en secondes noces cette oie de Graziella ? Ah ! ne me faites pas revenir là-dessus. Et mettez-vous au travail. Au travail, cher monsieur ! Sauvez-moi sans tarder un instant, faites-moi vivre, vous qui avez compris toute la vie qu'il y a en moi !

A cette proposition qu'il me jetait furieusement à la face comme conclusion de ce long réquisitoire, je restai un grand moment à regarder dans les yeux le docteur Fileno :

— Vous avez des scrupules ? me demanda-t-il, assombri soudain. Vous avez des scrupules ? Mais

1. Thème familier à Pirandello, qui se plaisait à distinguer, après Tassoni, « le style de choses et le style de mots ».

c'est légitime. Légitime, comprenez-vous ! C'est votre droit sacrosaint de me reprendre et de me donner la vie que cet imbécile n'a pas su m'infuser. C'est votre droit et c'est le mien !

— C'est peut-être votre droit, mon cher docteur, répliquai-je, et peut-être même est-ce légitime, comme vous le croyez. Mais je ne fais pas de ces choses. Inutile d'insister. Ce n'est pas mon genre. Tâchez de trouver ailleurs.

— A qui voulez-vous que je m'adresse, si vous qui...

— Je l'ignore. Essayez toujours. Peut-être n'aurez-vous pas grande difficulté à trouver un écrivain parfaitement convaincu de la légitimité de ce droit. Pourtant... écoutez un peu..., cher docteur Fileno. Etes-vous, oui ou non, l'auteur de la *Philosophie du lointain* ?

— Vous en doutez ? s'écria le docteur Fileno, en faisant un pas en arrière et en portant la main à son cœur. Vous oseriez en douter ? Ah ! je comprends, je comprends ! C'est la faute de cette canaille. Il a donné à peine et d'une façon sommaire, en passant, une idée de mes théories, sans supposer le moins du monde tout le parti qu'il y avait à tirer de ma découverte de la longue-vue à rebours !

De la main j'arrêtai en souriant ce flot de paroles. Puis :

— Très bien, dis-je, mais vous... vous ?

— Moi, quoi moi ?

— Vous vous plaignez de votre auteur ; mais avez-vous su vous-même, mon cher docteur, tirer vraiment parti de votre théorie ? Voici ce que je veux dire. Laissez-moi vous expliquer. Si vous croyez sérieusement, comme moi-même, à la vertu de votre philosophie, pourquoi ne l'appliquez-vous pas un peu à votre propre cas ? Vous êtes en quête, aujourd'hui, d'un écrivain qui vous confère l'immortalité ? Mais considérez ce que disent de nous, pauvres écrivains contemporains, tous les critiques les plus considérables. Nous sommes et n'existons pas, mon cher

docteur ! Et soumettez, en même temps que nous, à l'épreuve de la longue-vue à rebours les faits les plus notables, les questions les plus brûlantes et les œuvres les plus admirables de notre époque. Mon cher docteur, j'ai grand'peur que vous n'aperceviez plus rien, ni personne. Et alors, consolez-vous, ou plutôt résignez-vous, et laissez-moi m'occuper de mes pauvres personnages qui sont peut-être mauvais, peut-être antipathiques, mais qui du moins sont indemnes de votre extravagante ambition.

LA CAISSE EN RÉSERVE

Quand le tilbury arriva à hauteur de la chapelle de Saint-Blaise, sur la grand'route, Mendola qui revenait de sa propriété eut l'idée de bifurquer pour grimper jusqu'au cimetière constater *de visu* ce qu'il y avait d'exact dans les plaintes adressées au conseil municipal contre le gardien, Nocio Pampina, dit *Crénom*.

Adjoint au maire depuis un an, Nino Mendola avait perdu la santé du jour où il était entré en charge. Il souffrait de vertiges. Sans vouloir se l'avouer, il redoutait d'être frappé d'apoplexie, un jour ou l'autre : tous les siens avaient succombé précocement de cette façon. Aussi était-il perpétuellement de mauvaise humeur, et le petit cheval attelé au tilbury en savait quelque chose.

Mais toute la journée, passée en plein air, il s'était senti vraiment bien. Le mouvement, la détente... Et, pour braver sa crainte secrète, il s'était décidé brusquement à cette inspection au cimetière, qu'il avait promise à ses collègues de la municipalité et si longtemps ajournée.

« Comme si les vivants ne suffisaient pas, se disait-il tout le long de la montée, il faut encore s'occuper des morts dans ce sacré pays. Mais non, au fait, ce sont encore les vivants qui vous embêtent ! Les morts se moquent éperdument de savoir s'ils sont bien ou mal gardés ! Pourtant, il faut l'avouer, penser qu'une

fois morts nous serons négligés, confiés à la garde d'un Pampina, dépenaillé et ivrogne, peut donner du déplaisir... Inutile d'épiloguer, je vais me rendre compte. »

Des calomnies, rien de plus que des calomnies...

En tant que gardien de cimetière, Nocio Pampina, dit *Crénom*, était l'idéal. C'était déjà une ombre, prête à s'envoler au moindre souffle, avec des yeux clairs, un regard éteint, un filet de voix qui ne faisait pas plus de bruit qu'un moustique. Exactement, on aurait dit un mort, sorti de terre pour faire de son mieux le petit ménage de la maison.

D'ailleurs, qu'y avait-il tant à faire ? Rien que des gens « bien » là-dedans — depuis qu'ils y avaient emménagé tout au moins — des locataires tranquilles.

Il y avait les feuilles. Des feuilles tombées des bordures et qui encombraient les allées. Quelques mauvaises herbes par-ci par-là. Et les moineaux irrespectueux, ignorant que le style lapidaire ne requiert pas de ponctuation, avaient intercalé, parmi les nombreuses vertus dont s'enrichissaient les inscriptions des pierres tombales, trop de virgules peut-être et trop de points d'exclamation.

Des vétilles.

Mais quand il pénétra dans la loge du gardien, à droite de la grille, Mendola resta figé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Nocio Pampina, dit *Crénom*, laissa errer une ombre de sourire sur ses lèvres décolorées et murmura :

— Une caisse de mort, Excellence.

De fait, c'était un cercueil, un très beau cercueil. Verni, en bois de châtaignier, avec des torsades et des dorures. Un cercueil de grand luxe. Il trônait presque au milieu de la petite pièce.

— C'est celui de M. Piccarone, Excellence.

— De Piccarone ? Comment ça ? Il n'est pas mort, que je sache !

— Non, non, Excellence. Et Dieu lui prête longue

vie ! dit Pampina. Mais Votre Seigneurie sait qu'il a perdu sa femme, le mois dernier, le pauvre !

— Et alors ?

— Alors, il l'a accompagnée jusqu'ici, à pied, quoiqu'il ne soit plus de la première jeunesse. Comme je vous le dis. Puis il m'a appelé : « Ecoute, *Crénom*, avant un mois, tu m'auras aussi ! » qu'il me dit. « Vous plaisantez, Votre Seigneurie ! » que je lui réponds. « Tais-toi, qu'il me dit, écoute. Ce cercueil, mon garçon, me coûte plus de vingt *onces*. Tu vois s'il est beau. Pour ma pauvre défunte, tu comprends, je n'ai pas regardé à la dépense. Mais, maintenant, le spectacle est terminé, qu'il dit. Qu'est-ce que ma pauvre défunte pourra faire de ce beau cercueil sous la terre ? C'est dommage de l'abîmer, qu'il dit. Faisons comme ça. Descendons la pauvre défunte, qu'il dit, bien proprement dans le cercueil de zinc qui est dedans ; et celui-là, mets-le moi de côté : il servira aussi pour moi. Un de ces jours, à la tombée de la nuit, je l'enverrai chercher. »

Mendola ne voulut rien voir, rien savoir de plus. Il n'avait plus qu'une idée : être déjà au village pour y répandre l'histoire de ce cercueil que Piccarone avait fait mettre de côté pour lui.

Gerolamo Piccarone, avocat, et au temps des Bourbons[1], chevalier de Saint-Janvier, était fameux dans tout le pays pour son avarice et son astuce. Et mauvais payeur, par-dessus le marché ! On en racontait sur son compte à demeurer bouche bée. Mais celle-là, se répétait Mendola en criblant joyeusement de coups de fouet son malheureux petit cheval, celle-là les dépasse toutes, et elle est authentique, au-thenti-que ! Il venait de voir, de ses yeux, la « caisse de mort ».

Il jouissait d'avance des fous rires qui allaient accueillir son récit qu'il ferait en imitant la petite voix de Pampina, et il ne prêtait aucune attention

(1) Avant 1861. Presque toutes les histoires paysannes de Pirandello se déroulent au temps de son enfance, entre 1875 et 1880.

aux nuages de poussière que soulevait le tilbury, emporté par la course furieuse du petit cheval, ni au tintamarre qui l'escortait, quand il entendit des hurlements : « Gare ! gare ! », criait-on devant l'auberge des Chasseurs, qu'un nommé Dolcemascolo tenait là, au bord de la grand'route.

Deux amis, Bartolo Gaglio et Gaspare Ficarra, tous deux chasseurs acharnés, assis sous la tonnelle, devant l'auberge, s'étaient mis à hurler, croyant que le petit cheval avait pris la main à Mendola et s'était emballé.

— Pas emballé pour un sou ! Je galopais...

— Ah ! c'est comme ça que tu galopes. Tu dois avoir une tête de rechange à la maison, dit Gaglio.

— Vous ne savez pas, vous ne savez pas !... criait Mendola en sautant de voiture, hilare et un peu haletant.

Et sans désemparer, il conta aux deux amis l'histoire du cercueil en réserve

Les deux chasseurs firent semblant de ne pas vouloir y croire, mais c'était seulement pour mieux témoigner leur ébahissement. Et Mendola de leur jurer qu'il l'avait vu lui-même — parole d'honneur ! — dans la loge de *Crénom*.

Les deux autres, à leur tour, commencèrent à conter d'autres prouesses déjà notoires de Piccarone. Mendola voulait repartir tout de suite, mais ils avaient déjà réclamé à Dolcemascolo un verre pour leur ami, l'adjoint, et exigeaient qu'il trinquât avec eux.

Dolcemascolo restait là, planté comme un pieu.

— Dolcemascolo, tu dors ? lui cria Gaglio.

L'aubergiste, son bonnet de fourrure posé de travers sur l'oreille, sans veste, les manches de sa chemise retroussées sur ses bras poilus, revint à lui avec un soupir :

— Excusez-moi, dit-il. Je bous, je bous littéralement en vous écoutant. Juste ce matin, le chien de M. Piccarone, Turco, cette sale bête qu'il laisse traîner tout le jour en liberté entre ses terres du Cannatello et sa petite villa, savez-vous ce qu'il m'a fait ?

Il m'a volé plus de vingt pans de saucisse, que j'avais en devanture ! S'il pouvait seulement en crever ! Mais j'ai deux témoins, c'est une chance !

Mendola, Gaglio, Ficarra éclatèrent de rire :

— Tu peux toujours te fouiller ! fit Mendola.

Dolcemascolo brandit le poing ; ses yeux lançaient des flammes :

— Ah ! pour ça non ! Il me paiera mes saucisses. Si, si. Il me les paiera, il me les paiera ! répétait-il devant les rires incrédules et les dénégations obstinées des trois buveurs. Vous le verrez. J'ai trouvé le truc. Je connais le vieux renard.

Et d'un geste malin, qui lui était habituel, il cligna d'un œil et, du bout de l'index il étira vers le bas la paupière de l'autre.

Il se refusa obstinément à dévoiler son « truc » ; il n'attendait plus que le retour des champs des deux journaliers qui avaient été témoins, le matin, du rapt des saucisses et en compagnie desquels il devait se rendre avant la nuit à la villa de Piccarone.

Mendola remonta en voiture, sans avoir bu ; Gaglio et Ficarra payèrent leur écot après avoir conseillé à l'aubergiste, dans son propre intérêt, de renoncer à l'espoir de se faire rembourser ; ils s'en furent ensemble.

*
* *

Pour construire sa petite villa à un seul étage, sur l'avenue, à la sortie du pays, Gerolamo Piccarone, avocat et chevalier de Saint-Janvier au temps du roi Bomba[1], s'était donné du mal pendant plus de vingt ans, et le bruit courait qu'elle ne lui avait pas coûté un centime.

Les mauvaises langues prétendaient qu'elle était bâtie en petits cailloux trouvés sur les routes et poussés

(1) Ferdinand II, roi des Deux-Siciles (1810-1859), surnommé le roi Bomba pour avoir fait bombarder Messine en révolte.

à coups de pied jusque-là, l'un après l'autre, par Piccarone lui-même.

Piccarone n'en était pas moins un jurisconsulte éminent, un homme de grande intelligence et doué d'un profond esprit philosophique. Un livre de lui sur le Gnosticisme, un autre sur la Philosophie du Christianisme, avaient même, à ce qu'on disait, été traduits en allemand.

Mais c'était un réactionnaire enragé que ce Piccarone, l'ennemi acharné de toutes les nouveautés. Il s'habillait encore à la mode de 1820 ; il portait la barbe en collier ; trapu, rude, le cou dans les épaules, les sourcils toujours froncés, les yeux mi-clos, il se grattait le menton à longueur de journée et il approuvait ses pensées secrètes de grognements entrecoupés.

— Euh !... euh !... euh !... l'Italie... Ils ont fait l'Italie... C'est du joli... euh !... l'Italie... Ponts et chaussées... euh !... Eclairage. Armée et marine... Euh !... euh !... euh !... Instruction obligatoire... Et si je veux être un âne, moi ? Non, Monsieur. Instruction obligatoire... Impôts ! Et Piccarone n'a qu'à payer.

En fait, il ne payait rien, ou si peu, à force de combinaisons subtiles qui lassaient et exaspéraient la patience la mieux exercée. Il concluait toujours de la même manière :

— Rien de tout ça ne m'intéresse. Les chemins de fer ? Je ne voyage pas. L'éclairage des rues ? Je ne sors pas le soir. Je ne réclame rien pour ce qui est de moi, merci, je n'ai besoin de rien. Simplement un peu d'air pour respirer. Est-ce que c'est vous aussi qui avez fait l'air ? Faudra-t-il que je paie aussi l'air que je respire ?

Il s'était retiré à l'écart dans sa petite villa, après avoir renoncé à sa profession qui pourtant jusqu'à ces dernières années lui avait rapporté de gros honoraires. Il devait avoir mis de côté pas mal d'argent. A qui laisserait-il tout cela, à sa mort ? Il était sans parents, proches ou éloignés. Les billets de banque, il pourrait au besoin les emporter avec lui, sous terre,

dans le beau cercueil qu'il avait fait mettre en réserve. Mais sa villa ? Mais ses terres du Cannatello ?

*
* *

Quand Dolcemascolo, en compagnie des deux paysans, se présenta à la grille, Turco, le terrible chien de garde, comme s'il eût compris que l'aubergiste venait pour lui, se précipita avec fureur contre les barreaux. Le vieux domestique qui accourut ne parvint pas à le retenir, ni à l'éloigner. Il fallut que Piccarone, qui était en train de lire dans un kiosque, au milieu du petit jardin, sifflât pour le rappeler et le retint par le collier, jusqu'à ce que le domestique l'eût mis à la chaîne.

Dolcemascolo, qui était un malin, avait revêtu ses habits du dimanche et, rasé de frais, entre les deux pauvres journaliers qui rentraient des champs, fatigués et crottés, il avait l'air plus prospère et plus grand seigneur que d'habitude, avec son teint de lis et de rose, qui faisait plaisir à voir, et sa sympathique petite verrue sur la joue droite, au coin de la bouche, garnie de poils follets, légèrement frisés.

Il pénétra dans le kiosque, en s'écriant avec une feinte admiration :

— Quel beau chien ! Ah ! la belle bête ! Et de bonne garde ! Il vaut son pesant d'or !

Piccarone, les sourcils froncés et les yeux mi-clos, émit quelques grognements approbatifs, assortis de hochements de tête, puis il demanda :

— Qu'y a-t-il pour votre service ? Prenez place.

Et il indiqua les tabourets de fer, disposés tout autour du kiosque.

Dolcemascolo en prit un, l'approcha de la table, tout en disant aux journaliers :

— Vous, asseyez-vous là... Je viens chez Votre Seigneurie, qui connaît la loi, pour une consultation.

Piccarone ouvrit de grands yeux :

— Mais, mon cher, il y a longtemps que je ne suis plus avocat.

— Je sais, je sais, se hâta de répondre Dolcemascolo. Votre Seigneurie n'en est pas moins un homme de loi à l'ancienne. Et mon pauvre père me disait toujours : « Suis les conseils des anciens, mon fils ! » Je sais aussi combien Votre Seigneurie était consciencieuse dans sa profession. Je n'ai guère confiance dans les jeunes avocats d'aujourd'hui. Je ne veux chercher de noises à personne, notez bien. Je ne suis pas si fou... Je suis venu ici pour un simple avis que Votre Seigneurie seule peut me donner.

Piccarone referma les yeux :

— Votre Seigneurie sait... commença Dolcemascolo.

Mais Piccarone eut un sursaut d'impatience et éclata :

— Je sais ce que je sais... Mais laisse tes *je sais, tu sais, il sait*... Viens au fait. Au fait...

Dolcemascolo était vexé ; il sourit pourtant et recommença :

— Bien, maître. Je voulais dire que Votre Seigneurie sait que je tiens une auberge sur la grand'route...

— *L'Auberge des Chasseurs*, oui : je suis passé devant bien des fois...

— En allant au Cannatello, parfaitement. Alors, vous avez pu remarquer que, sous la tonnelle, j'ai toujours quelques marchandises en montre : du pain, des fruits, quelque jambon. Vous l'avez certainement vu ?

Piccarone fit « oui » de la tête et ajouta mystérieusement :

— Vu et même quelquefois senti.

— Senti ?

— Une odeur de sable, mon garçon. C'est compréhensible, la poussière de la grand'route... Mais laissons ça et viens au fait.

— J'y viens, répondit Dolcemascolo, en avalant le compliment. Mettons que j'ai en montre, supposons... un peu de saucisse. Votre Seigneurie s... pardon... j'allais le dire de nouveau... c'est un tic que

j'ai... Votre Seigneurie ne sait peut-être pas que nous avons ces jours-ci un passage de cailles. Et alors, sur la route, ce sont des allées et venues continuelles de chasseurs accompagnés de leurs chiens... J'arrive, j'arrive au fait ! Un chien passe, *signor cavaliere,* il fait un saut et s'empare de la saucisse qui était en montre. Oui, Monsieur. Je me précipite à ses trousses, et avec moi ces deux pauvres diables qui étaient entrés dans la boutique pour acheter quelque chose à mettre sur leur pain avant de partir pour les champs, à leur travail. Est-ce que c'est exact, oui ou non ? Nous courons tous trois après le chien ; mais nous ne parvenons pas à le rattraper. Du reste, même en le rattrapant, que Votre Seigneurie me dise ce que j'aurais pu faire de cette saucisse où il avait mordu et qu'il avait traînée après lui dans la poussière de la route... Inutile de la ramasser seulement ! Mais j'ai reconnu le chien ; je sais à qui il appartient.

— Euh... un moment, interrompit Piccarone. Le maître du chien n'était pas là ?

— Non, Monsieur, se hâta de répondre Dolcemascolo. Il n'était pas avec les chasseurs. Le chien devait s'être échappé de la maison. Ce sont des bêtes qui ont du flair, comprenez-vous ; elles sentent le gibier, elles souffrent d'être enfermées, elles s'échappent. Bref, je sais, comme je vous ai dit, à qui est le chien ; mes deux amis ici présents, qui ont assisté au vol, le savent aussi. Dans ces conditions, Votre Seigneurie, qui connaît la loi, doit me dire simplement si le propriétaire du chien est tenu à m'indemniser du dégât, c'est tout !

La réponse de Piccarone ne se fit pas attendre :

— Il y est tenu sans aucun doute, mon garçon.

Dolcemascolo faillit sauter de joie, mais il se contint. Il se tourna vers les deux journaliers :

— Vous avez entendu ? M. l'avocat dit que le propriétaire du chien est tenu de m'indemniser.

— Tout ce qu'il y a de plus tenu, affirma une seconde fois Piccarone. Est-ce qu'on t'avait dit le contraire ?

— Non, Monsieur, répondit Dolcemascolo, au comble de la jubilation, en joignant les mains. Mais Votre Seigneurie doit m'excuser si, pauvre ignorant que je suis, j'ai pris un assez long détour pour en arriver à dire que Votre Seigneurie doit me payer la saucisse, puisque le chien qui me l'a volée est Turco, qui appartient à Votre Seigneurie.

Piccarone demeura un grand moment à regarder Dolcemascolo ; il semblait hébété. Puis, tout à coup, il baissa les yeux et se plongea dans la lecture du gros livre qu'il avait laissé ouvert sur la table.

Les deux journaliers se regardaient dans les yeux ; Dolcemascolo leva une main pour leur enjoindre de ne pas piper mot.

Piccarone, tout en faisant semblant de lire, se grattait le menton de la main. Il poussa un grognement et dit :

— Alors, c'est Turco le coupable ?

— Je puis vous le jurer, *signor cavaliere*, s'écria Dolcemascolo en se levant et en croisant les mains sur sa poitrine pour donner plus de solennité à son serment.

— Et tu es venu me trouver, poursuivit, sombre et calme, Piccarone, avec deux témoins, n'est-ce pas ?

— Non, Monsieur, protesta Dolcemascolo. C'était pour le cas où Votre Seigneurie n'aurait pas voulu me croire.

— Ah ! c'était pour ça ? grommela Piccarone. Mais je te crois, mon brave. Assieds-toi. Tu es un parfait honnête homme. Je te crois et je te paie. J'ai la renommée d'être mauvais payeur, n'est-ce pas ?

— Personne ne l'a jamais dit, *signor cavaliere*.

— Tout le monde le dit et le répète. Et tu es du même avis, toi aussi. Deux... euh... deux témoins.

— Autant pour vous que pour moi, je vous assure.

— Tu as raison : autant pour moi que pour toi. Tu parles d'or. Les impôts étant injustes, je ne veux pas les payer ; mais ce qui est juste, si, je le paie volontiers ; je l'ai toujours payé. Turco t'a volé cette

saucisse ? Dis-moi combien elle valait et je te la rembourse.

Dolcemascolo, venu avec l'idée d'avoir à soutenir une bataille contre les traquenards et les tours de passe-passe du vieux crapaud, perdit pied devant semblable résignation, et un peu mortifié répliqua :

— Oh ! une vétille, *signor cavaliere.* Il s'agit d'une vingtaine de pans, un peu plus, un peu moins. Ça ne vaut pour ainsi dire pas la peine d'en parler.

— Non, non, répondit Piccarone avec fermeté, dis-moi combien ça fait : je te dois cette saucisse et je veux te la payer. Et tout de suite, mon garçon. Tu travailles, tu as subi un dommage, tu dois être indemnisé. Combien ?

Dolcemascolo haussa les épaules, sourit et dit :

— Vingt pans de grosse saucisse... deux kilos... à une *lira* vingt le kilo...

— Tu la vends si bon marché ? demanda Piccarone.

— Vous comprenez, répondit Dolcemascolo, tout sucre et tout miel. Votre Seigneurie ne l'a pas mangée. Je vous la fais payer (je voudrais pouvoir m'en dispenser)... je vous la fais payer au prix coûtant.

— Pas du tout ! déclara Piccarone. Si je ne l'ai pas mangée moi-même, c'est mon chien qui l'a mangée... Alors, nous disons, ...à peu près deux kilos. Deux *lire* le kilo, ça ira ?

— Je m'en rapporte à Votre Seigneurie.

— Quatre *lire.* Parfait. Et maintenant, dis-moi un peu, mon garçon : vingt-cinq moins quatre, ça fait combien ? Vingt et un, si je ne m'abuse. Bon. Donne-moi vingt et une *lire* et n'en parlons plus.

Dolcemascolo, sur le moment, crut avoir mal entendu.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Vingt et une *lire,* répéta Piccarone avec placidité. Il y a là deux témoins pour dire la vérité, autant pour moi que pour toi, nous sommes bien d'accord. Tu es venu chez moi pour une consultation. Eh bien ! les consultations, mon garçon, les consultations légales,

je les fais payer vingt-cinq *lire*. C'est le tarif. Je t'en dois quatre pour tes saucisses ; donne-m'en vingt et une et que tout soit dit.

Dolcemascolo le regardait bien en face, perplexe, ne sachant s'il devait rire ou pleurer, se refusant à croire qu'il parlât sérieusement et avec l'impression pourtant qu'il ne plaisantait pas.

— Moi... à vous ? balbutia-t-il.

— La chose me paraît claire, expliqua Piccarone. Tu es aubergiste, moi, selon mes faibles forces, je suis avocat. De même que je ne nie pas ton droit d'être remboursé, de même tu ne vas pas nier mon droit à des honoraires pour les lumières que tu m'as demandées et que je t'ai fournies. Tu sais à présent que si un chien te vole de la saucisse, le propriétaire du chien est tenu de t'en payer le montant. Le savais-tu auparavant ? Non ! Les connaissances se paient, mon brave. J'ai peiné et fait de grosses dépenses pour m'instruire ? Te figures-tu que je badine ?

— Oui, Monsieur, avoua Dolcemascolo, les larmes aux yeux, les bras en croix. Je vous fais cadeau des saucisses, *signor cavaliere* ; je suis un pauvre ignorant, pardonnez-moi, et pour de bon n'en parlons plus.

— Ah ! mais non ! Pas du tout ! s'écria Piccarone. Je ne te fais cadeau de rien, moi. Le droit est le droit, pour toi comme pour moi. Je paie, je paie, je veux payer. Payer et être payé. J'étais en train de travailler, comme tu vois ; tu m'a fait perdre une heure de temps. Vingt et une *lire*. C'est le tarif. Si tu n'en es pas persuadé, écoute-moi, mon brave : va trouver un autre avocat et demande-lui si cette somme m'est due ou non. Je te donne trois jours. Si, d'ici trois jours, tu ne m'as pas payé, sois certain, mon garçon, que je t'assigne.

— Mais, *signor cavaliere*, supplia à nouveau Dolcemascolo, les mains jointes, mais le visage brusquement altéré.

Piccarone leva le menton, leva la main :

— Je n'écoute rien. Je t'assigne.

Dolcemascolo alors sortit de ses gonds. La colère

le saisit. Le dommage qu'il subissait, c'était bien peu de chose. Il pensait aux quolibets dont il allait être abreuvé ; il les devinait déjà en contemplant les faces hilares des deux journaliers. Lui qui se croyait si malin, lui qui s'était engagé à réussir son coup et avait presque touché du doigt la victoire ! Il était si furieux de se voir pris à sa propre malice, au moment où il s'y attendait le moins, qu'il se changea en bête fauve :

— Ah ! dit-il, en s'approchant de l'avocat, le bras levé, les poings fermés, voilà pourquoi votre chien est si voleur... Vous lui avez donné des leçons ?

Piccarone se dressa, l'air sombre, leva un bras :

— Sors-moi d'ici ! Tu auras à répondre également d'injures à un galant homme, qui...

— Un galant homme ? rugit Dolcemascolo, en le saisissant par le bras et en le secouant furieusement.

Les deux journaliers se précipitèrent pour le retenir ; mais brusquement ne voilà-t-il pas que le vieux se laisse aller et demeure inerte, accroché par le bras aux mains violentes de Dolcemascolo. Et quand celui-ci, ahuri, les ouvrit, il retomba d'abord assis sur son tabouret, puis pencha d'un côté et s'écroula à terre tout d'un bloc.

Devant l'effroi des deux journaliers, Dolcemascolo contractait le visage, on aurait dit qu'il riait. Qu'arrivait-il ? Il ne l'avait seulement pas touché.

Les deux hommes se baissèrent sur le gisant, lui soulevèrent un bras :

— Sauvez-vous, sauvez-vous...

Dolcemascolo les regardait tous deux, hébété. Se sauver ?

Au même instant, on entendit grincer le battant de la grille, et on vit le cercueil, que le vieux avait fait mettre de côté pour lui, faire une entrée triomphale sur les épaules de deux croque-morts hors d'haleine, qui semblaient avoir été convoqués au bon moment.

A cette apparition, les trois hommes restèrent comme pétrifiés.

Dolcemascolo ne pensa pas une minute que Nocio Pampina, dit *Crénom*, après la visite et la remarque de l'adjoint, s'était hâté de se mettre en règle, en renvoyant à destination le cercueil ; mais il se rappela en un éclair ce que Mendola avait dit le matin à l'auberge ; et tout à coup, dans cette caisse vide mise en réserve, et qui, maintenant, survenait à point nommé, comme à un appel mystérieux, il entrevit le destin qui s'était servi de lui, de sa main.

Il se prit la tête dans les mains et se mit à crier :

— La voilà ! La voilà ! C'est elle qui l'appelait ! Vous êtes témoins que je ne l'ai même pas touché ! C'est son cercueil qui le réclamait ! Il l'avait fait mettre de côté pour lui ! Et le voilà qui arrive parce qu'il devait mourir !

Et saisissant par le bras les deux croque-morts pour dissiper leur stupeur :

— N'est-ce pas exact ? N'est-ce pas exact ? Dites-le vous-mêmes !

Mais les deux croque-morts n'étaient pas étonnés le moins du monde. Du moment qu'ils venaient lui apporter son cercueil, ils jugeaient parfaitement naturel de trouver mort l'avocat Piccarone. Ils haussèrent les épaules :

— Mais oui, dirent-ils, nous voilà.

LA LUMIÈRE D'EN FACE

Ce fut un soir, un dimanche, au retour d'une longue promenade.

Tullio Buti avait loué cette chambre depuis deux mois environ. Ses logeuses, M^me^ Bianchi, une brave petite vieille à la mode d'autrefois, et Clotildina, sa fille, d'âge presque canonique, ne le voyaient pour ainsi dire jamais. Il avait l'habitude de sortir le matin à la première heure pour ne rentrer qu'à la nuit tombée. Elles savaient qu'il était attaché au ministère de la Justice ; elles savaient aussi qu'il était licencié en droit : c'était tout.

Rien dans la petite chambre plutôt étroite, modestement meublée, ne décelait qu'elle fût occupée. On eût dit que de propos délibéré, avec une application sans défaillance, il avait résolu d'y séjourner en étranger, comme dans une chambre d'hôtel. Il avait bien rangé son linge dans la commode, suspendu quelques vêtements dans l'armoire, mais, à part cela, rien sur les murs, rien sur les autres meubles, pas une boîte, pas un livre, pas un portrait ; jamais rien sur la table, jamais une enveloppe déchirée ou quelque journal déplié ; jamais sur les chaises le moindre objet qui traînât, un col, une cravate, pour suggérer que, dans cette chambre, il se jugeait, il se sentait chez lui.

Les Bianchi, mère et fille, craignaient qu'il ne fît pas long feu chez elles. Elles avaient eu beaucoup de peine à louer cette petite chambre. On était venu

souvent la visiter, personne n'en avait voulu. Au vrai, elle n'était ni bien commode, ni bien gaie, avec son unique fenêtre qui donnait sur une ruelle privée, étroit boyau d'où ne lui venaient jamais air ni lumière, écrasée comme elle l'était par la masse de la maison d'en face.

La mère et la fille auraient voulu dédommager ce locataire, qui s'était fait tant désirer, par de menus soins, de petites attentions. Elles en avaient imaginé et combiné de toutes sortes, durant la période d'attente : « Nous lui ferons ceci... nous lui dirons cela... », et encore ceci, et encore cela. Clotildina surtout avait en projet mille gentillesses, des « civilités », comme disait sa mère, bien entendu sans façons, sans arrière-pensées, sans se montrer jamais importune, ni ennuyeuse.

Projets vains : *il ne se faisait jamais voir.*

Mieux informées, sans doute auraient-elles compris que leurs craintes n'étaient pas fondées. Cette chambre, triste, sombre, écrasée par la maison d'en face, était en parfaite harmonie avec l'humeur de son locataire.

Dans la rue, Tullio Buti circulait toujours seul, sans même les deux compagnons des solitaires les plus farouches : un cigare et une canne.

Au bureau, il n'échangeait jamais un mot avec aucun de ses collègues, et ceux-ci en étaient encore à décider quelle était, de celle d'ours ou de celle de hibou, l'appellation qui lui convenait le mieux.

Aucun d'eux ne l'avait jamais vu entrer le soir dans un café ; beaucoup, en revanche, l'avaient vu fuir les rues les plus fréquentées, les mieux éclairées, pour se perdre dans l'ombre des longues rues solitaires des hauts quartiers, s'écartant ponctuellement des murs pour contourner les cercles de lumière que projettent les réverbères sur les trottoirs.

Pas un geste involontaire, pas la moindre contraction des traits de son visage, pas un mouvement des yeux ou des lèvres pour trahir jamais les pensées qui paraissaient l'absorber, la noire douleur où il semblait

se murer. Mais cette secrète douleur, les tristes pensées qui gîtaient sous son front, étaient imprimées sur toute sa physionomie. La dévastation de cette âme se lisait clairement dans la fixité angoissée des yeux clairs, aigus, dans la pâleur du visage amaigri, dans la décoloration précoce de l'épaisse barbe inculte.

Tullio Buti n'écrivait jamais et ne recevait jamais de lettres ; il ne lisait pas les journaux ; quoi qu'il pût se passer dans la rue qui attirât la curiosité de la foule, il ne s'arrêtait ou ne se retournait jamais pour s'en rendre compte ; et si parfois la pluie le surprenait à l'improviste, il continuait à marcher du même pas, comme si de rien n'était.

Que pouvait-il bien faire dans la vie, on ne savait. Il ne le savait peut-être pas lui-même. Il la subissait... Peut-être ne soupçonnait-il même pas qu'on pût la subir différemment, ni qu'à vivre différemment on pût moins ressentir le poids de l'ennui et de la tristesse.

Il n'avait pas eu d'enfance ; il n'avait jamais été jeune, non, jamais. Les scènes sauvages, auxquelles il avait assisté chez lui dès l'âge le plus tendre, provoquées par la brutalité et la tyrannie féroce de son père, avaient desséché en lui tout germe de vie.

Après la mort de sa mère, qui, jeune encore, avait succombé sous les atroces sévices de son mari, la famille s'était dispersée : une de ses sœurs s'était faite religieuse, son frère était parti pour l'Amérique, lui-même avait quitté la maison, avait erré ; au prix d'efforts incroyables il était parvenu à s'élever jusqu'à sa situation.

*
* *

A présent, il ne souffrait plus. Il semblait souffrir ; en réalité, le sens même de la douleur s'était atrophié en lui. Il semblait constamment absorbé dans des pensées pénibles, mais non, il ne pensait même plus. Son esprit était demeuré comme perdu dans une

sorte d'obscure épouvante, dont il n'était rendu conscient, à peine conscient, que par un peu d'âcreté à la gorge. Quand il circulait le soir dans les rues solitaires, il comptait les réverbères ; rien d'autre ; ou encore il suivait son ombre du regard ; ou bien il écoutait le bruit de ses pas ; quelquefois, il s'arrêtait devant les jardins des villas et contemplait les cyprès, fermés et sombres comme lui, plus nocturnes que la nuit.

Ce dimanche-là, fatigué de sa longue promenade sur la voie Appienne, il se décida contre son habitude à rentrer chez lui. Il était encore trop tôt pour aller dîner. Mieux valait attendre dans sa chambre que le jour achevât de mourir et que l'heure du repas fût arrivée.

Pour les Bianchi, mère et fille, ce fut une surprise joliment agréable. Clotildina en battait des mains. Laquelle des petites attentions combinées, projetées depuis si longtemps, laquelle des gentillesses et des « civilités » les plus choisies allait-on élire entre toutes ? Conciliabule entre la mère et la fille ; mais soudain Clotildina tape du pied, se frappe le front. Mon Dieu la lampe... la lampe... La première chose à faire était de lui apporter une lampe, la meilleure, mise exprès de côté pour lui, en porcelaine blanche avec un décor de coquelicots et un globe dépoli. Elle l'alluma et vint frapper discrètement à la porte du locataire. Elle tremblait tellement d'émotion que le globe oscillait, heurtait le verre qui risquait de s'enfumer.

— Vous permettez ! C'est la lampe...

— Merci, non, répondit Buti de l'intérieur, je sors tout de suite.

La vieille fille eut une petite moue, et baissant les yeux en minaudant, comme si le locataire eût pu la voir, elle insista :

— Je l'ai là, toute prête... C'est pour que vous ne restiez pas dans l'obscurité.

Buti répéta durement :

— Non, merci...

Il s'était assis sur le petit canapé derrière la table

et ouvrait tout grands ses yeux dilatés dans l'ombre qui s'épaississait peu à peu dans la chambre, tandis qu'aux carreaux agonisait, si triste, la suprême clarté crépusculaire.

Combien de temps resta-t-il ainsi, inerte, les yeux écarquillés, sans pensée, oublieux des ténèbres qui déjà l'avaient enseveli ?

Tout à coup, la lumière se fit...

Sutpéfait, il promena son regard autour de lui. Oui, sa chambre venait de s'éclairer brusquement ; elle s'était éclairée d'une lumière calme, douce comme une haleine mystérieuse. Que se passait-il ? Qu'était-il arrivé ?

Ah ! voici... De la lumière en face. Une lampe allumée à cet instant dans la maison d'en face : le souffle d'une voix étrangère qui pénétrait pour dissiper les ténèbres, le vide, le désert de son existence...

Il demeura un grand moment à contempler cette clarté comme une chose miraculeuse et une angoisse intense le prit à la gorge quand il nota avec quelle suavité elle se posait sur son lit, sur le mur, et puis aussi sur ses mains pâles abandonnées sur la table. De cette angoisse voici que surgit le souvenir du foyer détruit, de son enfance opprimée, de sa mère : et c'est pour lui comme si la lueur d'une aube lointaine rayonnait dans la nuit de son âme.

Il se leva, gagna la fenêtre, et furtivement, derrière les carreaux, il regarda là-bas, dans la maison d'en face, cette fenêtre d'où la lumière lui venait.

Il vit une petite famille réunie autour de la table à manger : trois enfants, le père assis déjà ; la maman encore debout s'occupait à les servir et cherchait — il pouvait le deviner à ses gestes — à réfréner l'impatience des deux aînés, qui brandissaient leur cuiller et se démenaient sur leur chaise. Le plus petit étirait le cou, tournait et retournait sa tête blonde : évidemment, on avait trop serré le nœud de sa serviette... Pourtant si maman s'était dépêchée de lui donner sa soupe, il n'aurait plus senti le gêne de ce nœud trop serré. Et, en effet, voilà... Avec quelle

voracité il se mettait à dévorer ! Toute la cuiller disparaissait dans sa bouche... Et le papa, perdu dans la fumée qui montait de son assiette, riait. A présent, la maman s'asseyait à son tour, là, juste en face... Tullio Buti eut un mouvement instinctif de recul : elle avait, en s'asseyant, levé les yeux vers la fenêtre ; mais il réfléchit que, protégé par l'obscurité, il ne pouvait être vu ; il resta donc là, assistant au dîner de la petite famille, et tout à fait oublieux du sien.

A dater de ce jour, tous les soirs, en sortant du bureau, au lieu d'entreprendre ses longues promenades solitaires, il prit le chemin du logis : chaque soir, il attendit que, parmi les ténèbres de sa chambre, la lampe d'en face éveillât doucement une lueur d'aube ; et il restait là, derrière les carreaux, comme un mendiant, à savourer avec une angoisse infinie cette douce et précieuse intimité, ce confort familial, dont jouissaient les autres, dont il avait joui lui aussi, tout enfant, durant quelques rares soirées, lorsque sa mère... sa mère à lui... comme celle-ci... Et il pleurait.

*
* *

Oui, ce fut le miracle accompli par la lumière de la maison d'en face. L'obscure épouvante qui, depuis de si longues années, s'était emparée de son âme, se dissipa à cette calme clarté.

Cependant Tullio Buti ne pensait pas aux étranges suppositions que ses séances dans l'obscurité faisaient naître chez sa logeuse et sa fille.

Deux fois encore Clotildina lui avait vainement proposé la lampe. Si seulement il avait allumé la bougie ! Mais non, même pas.

Etait-il souffrant ? Clotildina avait poussé la hardiesse jusqu'à le lui demander d'une voix tendre, à travers la porte, la seconde fois qu'elle était accourue avec la lampe. Il lui avait répondu :

— Non, je suis très bien ainsi...

A la fin des fins, et, mon Dieu, rien de plus excusable, Clotildina avait épié par le trou de la serrure

et, à son grand étonnement, elle avait vu, elle aussi, dans la petite chambre du locataire, la clarté répandue par la lumière de l'autre maison, de l'étage des Masci justement, et lui, elle l'avait vu, debout derrière les vitres de sa fenêtre, tout occupé à regarder là-bas, chez les Masci...

Alors Clotildina, toute sens dessus dessous, avait couru annoncer à sa mère la grande découverte :

— Il est amoureux de Marguerite ! De Marguerite Masci ! Amoureux !

Quelques jours plus tard, comme Tullio Buti était à son poste de guet, il vit avec surprise, dans la salle à manger, en face, où la famille se trouvait comme d'habitude en train de dîner — mais ce soir-là le père était absent — il vit pénétrer sa bonne vieille logeuse avec sa fille, accueillies comme des amies de longue date. A un moment donné, Tullio Buti se retira d'un bond de la fenêtre, bouleversé, haletant.

La petite maman et les trois enfants avaient levé les yeux à la fois et regardé vers sa fenêtre. Sans aucun doute, les deux femmes s'étaient mises à parler de lui.

Et alors ? Alors tout allait peut-être finir là ! Le lendemain soir, la petite maman, ou le mari, sachant qu'il se tenait mystérieusement, sans lumière dans la chambre d'en face, fermeraient les volets. Fallait-il donc qu'à partir du lendemain ne lui arrivât plus cette lumière dont il vivait, cette lumière qui était son innocente volupté, son réconfort...

Mais il n'en fut pas ainsi.

Le soir même, quand la lumière d'en face fut éteinte, et que, plongé dans les ténèbres, après avoir attendu encore un peu de temps que la petite famille fût au lit, il ouvrit avec précaution sa fenêtre pour renouveler l'air, il vit la fenêtre d'en face également ouverte et, peu après (dans l'ombre il en eut un tremblement qui ressemblait à de la terreur), il vit apparaître à la croisée la femme, rendue curieuse peut-être par ce qu'avaient dit de lui les Bianchi, mère et fille.

Très élevés, les deux bâtiments qui ouvraient les

uns en face des autres, à si peu de distance, les yeux de leurs fenêtres, ne laissaient apercevoir ni une claire coulée de ciel, ni un ruban de terre foncé, du fond de cette ruelle fermée au bout par une grille ; ils ne laissaient pénétrer jamais ni un rayon de soleil, ni un rayon de lune.

Elle ne pouvait donc être là que pour lui, et certainement parce qu'elle l'avait aperçu lui-même accoudé à sa fenêtre dans le noir.

Dans le noir ils pouvaient à peine se deviner. Mais lui, depuis longtemps déjà, savait qu'elle était belle ; il connaissait déjà toutes les grâces de ses gestes, les éclairs de ses yeux noirs, le sourire de ses lèvres rouges.

Pourtant, cette première fois, à cause de la surprise qui le bouleversait et lui coupait la respiration d'un frémissement d'inquiétude presque insoutenable, il éprouva de la peine plutôt qu'un autre sentiment, il dut faire un effort violent sur lui-même pour ne pas rentrer, pour attendre qu'elle rentrât la première.

Le rêve de paix, d'amour, d'intimité douce et précieuse qu'il avait échafaudé autour de cette petite famille, dont il avait, par reflet, joui lui aussi, le rêve s'écroulait, puisque, dans l'ombre, cette femme, furtivement, s'accoudait à sa fenêtre pour un étranger... Mais cet étranger, n'était-ce pas lui ? Avant de rentrer, en refermant la croisée, elle murmura :

— Bonne nuit !

Qu'avaient donc imaginé à son propos les deux autres femmes pour éveiller et enflammer de la sorte la curiosité de celle-ci ? Quelle étrange et puissante attraction avait exercé sur elle le mystère de sa vie close puisque, dès le premier soir, délaissant ses petits, elle accourait vers lui, comme pour lui tenir un peu compagnie ?

Oui, l'un en face de l'autre, quoiqu'ils eussent évité de se regarder et feint d'être à leur fenêtre sans aucune intention précise, tous les deux, tous les deux, il en était sûr, avaient vibré d'un même frisson d'attente, l'attente de l'inconnu, si proches l'un de l'autre, ensorcelés par le philtre qui avait agi dans l'ombre. Quand,

très tard, il referma sa fenêtre, il eut la certitude que le lendemain, une fois la lampe éteinte, elle se remettrait à la croisée, pour lui. Il en fut bien ainsi.

A partir de ce jour-là, Thullio Buti n'attendit plus dans sa petite chambre la lumière d'en face ; il attendit avec impatience, au contraire, que la lumière s'éteignit.

La passion de l'amour, qu'il ignorait, s'élança, vorace, impitoyable, dans le cœur de cet homme si longtemps demeuré en marge de la vie ; elle s'empara de cette femme, la déracina, l'emporta comme un cyclone.

*
* *

Le jour même où Buti quitta la petite chambre des Bianchi, éclata comme une bombe la nouvelle que la dame du troisième de la maison d'en face, Mme Masci, avait abandonné son mari et ses trois enfants.

La petite chambre où, pendant quatre mois environ, avait logé Buti, demeura vide et, durant de longues semaines, demeura éteinte la lumière d'en face, la lumière de la salle à manger où la petite famille, chaque soir, se réunissait pour dîner.

Puis la lumière réapparut au-dessus de la table sans joie : le père, écrasé par son malheur, contemplait les visages consternés des trois bambins qui n'osaient tourner les yeux vers la porte, par où la mère entrait chaque soir avec la soupière qui fumait.

Et cette lumière, réapparue au-dessus de la table sans joie, recommença d'éclairer doucement la petite chambre d'en face, la chambre déserte.

Ne fallut-il pas que Tullio Buti et sa maîtresse s'en souvinssent après quelques mois de leur cruelle folie ?

Un soir, les Bianchi, épouvantées, virent apparaître, hors de lui, l'air d'un fou, leur étrange locataire. Que voulait-il ? La petite chambre, si elle n'était pas encore louée... Non, pas pour lui, pas pour

y habiter ! Pour y venir une heure seulement, ou même quelques minutes, chaque soir, en cachette ! Ah ! par pitié, par pitié, pour cette malheureuse mère qui, de loin, sans être vue, voulait revoir ses enfants ! Toutes les précautions seraient prises, ils se déguiseraient s'il le fallait ; ils profiteraient chaque soir d'un moment où l'escalier serait désert ; ils paieraient le double, le triple du prix de location pour ces quelques minutes !...

Les Bianchi ne consentirent pas. Elles tolérèrent seulement, jusqu'au jour où la chambre serait louée, que de temps en temps... mais par exemple à condition que personne ne le sût... de temps en temps...

Le lendemain, comme deux voleurs, ils montèrent. Ils entrèrent à bout de forces dans la nuit de la petite chambre, et attendirent que la lampe d'en face éveillât encore sa lueur d'aube.

La voilà, enfin !

Mais Tullio Buti ne put tout d'abord en soutenir la vue. Comme cette lumière lui paraissait glacée à présent, méfiante, mauvaise, spectrale ! Elle, au contraire, avec des sanglots qui roulaient dans la gorge, s'en désaltéra, avidement ; elle se précipita vers la croisée, pressant avec force son mouchoir contre ses lèvres. Ses petits... ses petits... ses petits... là-bas... les voilà... à table, sans se douter...

Il s'élança pour la soutenir et tous les deux restèrent là, enlacés, cloués sur place, à épier.

BERCEUSE

Ma valise à la main, je poussai un cri et m'élançai vers le train qui démarrait déjà : je parvins, non sans mal, à sauter sur le marche-pied d'un wagon de seconde, et ayant réussi à ouvrir la portière, avec l'aide d'un employé qui était accouru dans tous ses états, je me précipitai dans un compartiment.

Sauvé !

Quatre femmes et deux enfants s'y trouvaient déjà, plus un bébé de quelques mois à peine, une fillette, qui, juste à ce moment, étalait sa nudité, jambes en l'air, sur les genoux d'une nourrice énorme et laide en train de la nettoyer tranquillement, sans la moindre gêne.

— Maman, encore un raseur...

Ainsi m'accueillit (je le méritais bien du reste) l'aîné des deux enfants, un gamin qui pouvait bien avoir sept ans, maigriot, avec de grandes oreilles, des cheveux rêches et un petit nez en pied de marmite, en s'adressant à la dame qui lisait dans son coin, un long voile verdâtre relevé sur son chapeau, encadrement subtil à un visage pâle et aigu.

La dame, gênée, fit semblant de n'avoir pas entendu et continua à lire. Sottement d'ailleurs, car le gamin — comme il était à prévoir — lui annonça une seconde fois sur le même ton :

— Maman, encore un raseur...

— Veux-tu bien te taire, petit insolent, s'écria la

dame, furieuse. Puis, se tournant vers moi, d'un air contrit :

— Je ne sais comment m'excuser, monsieur, me dit-elle.

— Il n'y a pas de quoi, protestai-je en souriant.

L'enfant regarda sa mère, surpris de ce reproche, et son regard semblait dire : « Comment ? C'est toi qui l'as dit la première ! » puis, me considérant, il m'adressa un sourire confus, mais en même temps si espiègle que je ne pus me retenir de lui dire :

— C'est que, mon petit homme, j'allais manquer le train. Et ma journée était perdue...

Le gamin devint grave, ouvrit les yeux tout grands ; puis, sortant de sa rêverie, il poussa un soupir et me déclara :

— Un train, lui, ça ne peut pas être perdu. Ça va tout seul sur des *railles*, c'est rempli d'eau bouillante. Mais ce n'est pas une cafetière. Une cafetière, ça n'a pas de roues, ça ne peut pas marcher.

Il me parut que cet enfant raisonnait à merveille. Mais sa mère, avec un geste de lassitude et d'irritation le gronda de nouveau :

— Voyons, Charlot, ne dis pas de sottises.

La cadette de Charlot, une petite bonne femme de trois ans environ, se tenait debout sur la banquette, à côté de la grosse nourrice, et regardait défiler le paysage à travers la vitre de la portière. De temps à autre, elle effaçait avec sa menotte la buée de son haleine sur la vitre et recommençait à admirer, sans piper mot, le prodige de cette fuite magique d'arbres et de haies.

Je me tournai du côté opposé pour observer mes deux autres compagnes de voyage, qui, assises l'une en face de l'autre, toutes deux vêtues de noir, occupaient les deux coins les plus proches du couloir.

C'étaient des étrangères ; quelques mots échangés entre elles me confirmèrent qu'elles étaient allemandes.

La première, une toute jeune femme, semblait indisposée par le voyage ; sans doute était-elle malade ;

très pâle, sa tête blonde renversée contre le dossier, elle gardait les yeux clos. L'autre, déjà vieille, le torse droit et massif, brune de peau, semblait accablée par un petit chapeau hérissé, à bords raides et abrupts, comme par un cauchemar ; elle paraissait, comme par punition, le tenir en équilibre sur ses maigres cheveux gris emprisonnés et tordus dans une résille noire.

Immobile, elle ne cessait pas une minute de regarder fixement la jeune femme qui était sans doute sa patronne.

A un moment donné, des yeux clos de la jeune femme je vis rouler deux grosses larmes ; je regardai aussitôt le visage de la vieille qui contractait ses lèvres rugueuses dont les commissures retombaient, évidemment pour réfréner son émotion, et qui, d'un battement précipité des paupières, luttait à son tour contre l'envie de pleurer.

Quel drame cachaient ces deux femmes, vêtues de noir, en voyage loin de leur pays ? Qui pleurait cette jeune femme si pâle, si abattue par sa douleur, ou pourquoi pleurait-elle ?

La vieille, dans sa vigueur massive, semblait, en la regardant, se désoler de son impuissance à lui venir en aide. Pourtant on ne lisait pas dans son regard cet abandon désespéré à la douleur, qui accompagne une mort ; il y avait la dureté d'une colère féroce, peut-être contre quelqu'un qui faisait souffrir ainsi l'être qu'elle adorait.

Je ne sais combien de soupirs je dus pousser, tout en échafaudant mille suppositions au sujet des deux étrangères ; je sais que de temps à autre, entre deux soupirs, je me secouais et jetais un regard autour de moi.

Le soleil était déjà couché depuis longtemps. Au dehors se traînait encore une dernière lueur crépusculaire, déjà nocturne : l'heure où l'angoisse gagne le voyageur.

Les deux enfants s'étaient endormis ; la mère avait baissé son voile sur son visage et peut-être

dormait-elle également, son livre abandonné sur les genoux. Seule la pouponne ne parvenait pas à trouver le sommeil : elle ne pleurait pas, mais elle ne cessait de s'agiter, elle se frottait la figure de ses petits poings fermés, tandis que la nourrice énervée lui répétait à mi-voix.

— Fais dodo, ma toute belle, fais dodo...

Et elle esquissait à peine, comme dans le prolongement de ses soupirs d'impatience, un air de berceuse paysanne :

— *Doo-dooo... doo-dooo !*

Tout à coup, dans l'ombre accrue du soir tout à fait tombé, s'exhala des lèvres de cette campagnarde grossière, modulée à mi-voix avec une douceur invraisemblable, toute chargée d'ineffable amertume la berceuse triste :

Dodo, ma fille, fais un beau songe...
Qui t'aime plus que moi, dit un mensonge...

Je ne sais pourquoi, en regardant la jeune étrangère, abandonnée dans son coin, je sentis un sanglot me monter à la gorge. A la douceur du chant, elle avait rouvert les yeux, de grands yeux bleus et dans l'ombre, leur regard semblait se perdre au loin. A quoi pensait-elle ? Quel était son regret ?

Je ne tardai pas à le comprendre, quand j'entendis la vieille toujours aux aguets lui demander tout doucement d'une voix brisée d'émotion :

— *Willst du deine Amme nah* ?

« Veux-tu ta nourrice près de toi ? » Elle se leva, alla s'asseoir à son côté et attira sur son sein flétri la tête blonde de la jeune femme qui pleurait en silence, tandis que l'autre nourrice, dans l'ombre, répétait à la fillette inconsciente :

Qui t'aime plus que moi, dit un mensonge.

L'ESPRIT MALIN

Carlo Noccia, dans sa jeunesse, avait été sept ans commerçant en Algérie, à Bône. Les premiers temps, il y avait souffert de la faim, et c'est seulement à force de privations, de risques et d'incroyables fatigues qu'il avait réussi à mettre de côté un modeste pécule.

Revenu en Sicile, et désireux de ne pas passer pour naïf aux yeux des commerçants, ses compatriotes, producteurs et courtiers d'agrumes et de soufre, gens presque tous sans scrupules, pour ne pas dire voleurs, habitués à trafiquer au milieu de traquenards et de tromperies de toute espèce, il éprouva le besoin de leur laisser entendre qu'il avait en Afrique amassé son magot grâce à des moyens analogues. Il se crut obligé en somme de se rallier aux façons de penser de ses concitoyens et de déshonorer la peine qu'il avait prise et le fruit qu'il en avait retiré pour mériter leur estime et leur considération. Et on put le voir, affairé, se donnant l'allure d'un véritable « affranchi », s'associer au bruyant trafic du petit port de mer, se faufiler entre les grands dépôts de soufre entassés sur la plage ; on le vit monter à bord de cargos de tous les pays, se mêler aux matelots, aux interprètes, aux dockers et aux soutiers, aspirer avec volupté l'odeur du goudron et de la poix, tandis que ses yeux larmoyaient, brûlés par la poussière de soufre qui flotte et s'insinue partout. Étourdi par les cris des

bateliers et des manœuvres, les hurlements ininterrompus des disputes, le mugissement des sirènes, la fumée des machines, il finit par se convaincre sincèrement que le besoin de tromper son prochain et la malhonnêteté naissaient de la fermentation de cette vie exacerbée, s'exhalaient du fond des cales, de l'eau de mer polluée par le soufre et le charbon, de la puante charpie des algues séchées sur la plage que sillonne et creuse le transit incessant des camions grinçants, combles de minerai ; il s'imagina sincèrement que, sans le vouloir, rien qu'à vivre dans cette ambiance, à respirer cet air, il assimilerait en peu de temps la technique de l'escroquerie, et il se sentit tout heureux quand il put avoir la preuve que tout le monde le tenait pour un maître fourbe qui n'avait plus rien à apprendre de personne. D'un coup il se vit à la tête d'un des plus gros entrepôts de soufre. Le propriétaire, un paysan plein d'ambition, qui avait dû interrompre ses études à l'université à la suite de la mort subite de son père, n'entendait rien au commerce et s'ingéniait surtout à se faire bien voir de ses compatriotes, à force de services et de faveurs, pour être élu maire du pays. Naturellement il devint aussitôt la proie des spéculateurs les plus redoutables de la place, et en particulier d'un certain Grao, qui commença par l'embarquer dans une vaste combinaison, mise sur pied dans le noble dessein de libérer le commerce du soufre de l'exploitation des maisons étrangères d'exportation qui avaient leur siège dans les centres plus importants de l'île ; combinaison grâce à laquelle, en peu de temps, en même temps qu'il centuplerait (au bas mot) sa fortune, il aurait la gloire d'avoir sauvé l'industrie sicilienne du soufre et serait aussitôt élu maire, la chose ne faisait aucun doute.

Noccia admirait ce Grao plus que tous les autres ; il l'écoutait comme un oracle. Peut-être, dans cette admiration sans réserve et cette confiance aveugle, entrait-il pour une bonne part l'existence d'une M^lle^ Grao, qui était une fort belle personne et dont il s'était épris. Le fait est que quand son patron,

lancé par Grao dans cette formidable entreprise, s'adressa à Noccia, qui était son entrepositaire et son administrateur, pour avoir des informations et des conseils sur les mouvements de hausse et de baisse auxquels il l'exposait, il lui donna toujours les informations et les conseils que, discrètement et sans en avoir l'air, lui suggérait Grao. Mais, chaque fois, l'échéance venue, son patron, s'il avait joué à la baisse, se trouvait en présence d'une hausse fantastique, et inversement, si bien qu'en moins d'un an il fut mis en liquidation.

Personne ne voulut croire à la bonne foi de Noccia. Comment avait-il pu ne pas se rendre compte en toute occasion, que Grao jouait par derrière la contrepartie du jeu qu'il indiquait ?

Noccia ne s'en était pas aperçu, parce qu'il croyait aveuglément, lui aussi, que cette entreprise formidable devait, sinon centupler, du moins augmenter sérieusement la fortune de son patron. Au premier coup manqué, au second, au troisième, il avait cru sincèrement au désespoir de Grao, et il s'était imaginé que les nouvelles combinaisons suggérées par Grao permettraient de récupérer et au delà l'argent perdu.

Du reste, pour attester sa bonne foi, il y avait le fait qu'au bout du compte la ruine de son patron avait entraîné la sienne propre : il y avait perdu sa place, et ce qui l'ennuyait encore davantage, il avait du même coup perdu tout espoir d'épouser la fille de Grao. Aussi tomba-t-il des nues lorsque Grao vint à lui, les bras tendus, pour le remercier de tout ce qu'il avait fait et lui offrir sa fille en récompense avec trois-cent mille lire de dot.

Il jura, devant Grao lui-même, qu'il était innocent et qu'il avait agi en toute bonne foi ; mais Grao, clignant de l'œil d'un air malin, lui fit comprendre d'une tape sur l'épaule qu'il le tenait, serment compris, pour son digne compère, mieux encore, pour un gendre digne de lui et il lui fit comprendre autre chose, par-dessus le marché, à savoir que personne ne lui aurait fait un mérite de n'avoir pas profité de

sa place et de ces spéculations pour s'enrichir, qu'il aurait même été considéré comme un sot et un propre-à-rien, exactement comme son patron, et bon comme lui à être dupé et ensuite, d'un revers de botte, rejeté dans le trente-sixième dessous.

*
* *

Mais l'aisance que lui avait procurée son mariage avec la fille du richissime spéculateur éveilla la jalousie et il se trouva brusquement en butte à l'animosité féroce de tous ses concitoyens. On le surnomma Judas, on le déclara capable de toutes les perfidies, de toutes les infamies, et cette réputation en arriva à empoisonner l'amour qu'il avait pour sa femme.

Il voulut démontrer qu'il n'était pas — non, par Dieu, il ne l'était pas — ce que l'on croyait ; mais voilà qu'à trois ou quatre occasions, sans qu'il pût comprendre pourquoi, ni comment, la preuve du contraire s'imposa brutalement et d'une façon si évidente, qu'un jour, pour une inexplicable erreur dans un relevé de compte, il se vit assigné au tribunal pour quelques centaines de francs par un de ses employés, comblé par lui de bienfaits.

C'est alors que Noccia commença à croire à l'existence d'un esprit malin, né de la haine, de l'envie, de la rancune, des mauvaises pensées, bref de tout le mal que nous veulent nos ennemis et alimenté par lui, un esprit malin qui ne nous quitte pas, toujours aux aguets, d'une extraordinaire souplesse, sans cesse prêt à nous nuire, profitant de nos hésitations, de notre perplexité, pour se manifester par toute espèce de poussées légères, de suggestions, de conseils, d'insinuations qui ont au premier abord l'apparence de la plus honnête sagesse, du bon sens le mieux rassis, et qui, par la suite, se révèlent tout à coup insidieux et faux, de sorte que toute notre conduite apparaît soudain aux yeux d'autrui, et même à nos propres yeux, dans une lumière sinistre, à laquelle nous ne savons

plus, dans notre stupeur, comment nous soustraire.

C'était certainement cet esprit malin qui lui avait fait faire une erreur de calcul dans son relevé de compte.

En attendant, tout le monde en ville l'avait cru capable de se faire voleur pour s'approprier quelques centaines de lire au détriment d'un pauvre diable ! Depuis lors, chacun s'était senti en droit de ne plus lui payer son dû, si bien que, pour contraindre ses débiteurs, il se voyait chaque fois obligé d'engager un procès.

Et par un de ces procès, qui depuis déjà longtemps traînait de juridiction en juridiction, et auquel Noccia, lassé et humilié, aurait volontiers renoncé, si la rage ne l'avait pas forcé à démontrer une fois de plus que la justice était de son côté, le voilà maintenant en voyage pour Rome où il va en personne demander au député de sa circonscription de vouloir bien plaider sa cause.

*
* *

Il avait quarante-sept ans passés et toute cette guerre menée contre lui par l'envie et la haine avait profondément assombri son caractère.

Ses grands yeux clairs d'acier, qui regardaient de biais au milieu d'un visage bilieux, naturellement brun et recuit par le soleil sur les plages torrides de Sicile, donnaient l'impression d'un vide étrange.

Dans sa poche intérieure, il avait serré son portefeuille bourré de billets de banque. Peut-être, en quittant la Sicile, s'était-il proposé de se payer, sinon tous les plaisirs, du moins bon nombre des divertissements ignorés de lui, qu'une ville comme Rome pouvait offrir au voyageur.

Il était descendu à l'hôtel de la Nouvelle-Rome, près de la gare, et il faisait plusieurs fois par jour des kilomètres et des kilomètres pour regagner son gîte avec l'idée de s'y enfermer un petite demi-heure ;

mais il en ressortait presque aussitôt sans but, plus désemparé que jamais.

C'est ainsi que, le matin du cinquième jour, il se décida à entrer dans un petit café du quartier de la Gare, pour y passer un moment.

Les clients étaient rares et les mouches nombreuses. Noccia commanda un bock et étendit la main vers la table voisine pour y prendre un journal qui traînait. Mais les mouches le tourmentaient. Il déchira le journal en chassant l'une d'elles ; il voulut en rembourser le prix, mais le patron refusa ; pour en chasser une autre, il faillit renverser son bock. Il renonça à lire et, soufflant de dépit, il allongea les mains sur la banquette de cuir rembourré ; mais il retira vivement l'une d'elles, la droite, qui avait touché quelque chose, et il se tourna pour regarder de quoi il s'agissait.

C'était une bourse, une vieille boursette, évidemment oubliée là par quelque client. Peut-être était-elle vide. Si elle ne l'était pas, que pouvait-elle bien contenir Quelques sous, quelques lire ? Noccia demeura un instant perplexe : fallait-il prendre lui-même la petite bourse, ou la signaler au patron du café pour qu'elle fût restituée à son propriétaire s'il venait la réclamer ? Il considéra le patron assis derrière son comptoir. Il ne lui parut pas avoir une tête à rendre la bourse si elle n'était pas vide. Peut-être, avant tout, valait-il mieux s'assurer de son contenu. Il étendit la main avec prudence et ramena la bourse à lui. Elle avait un certain poids. Il l'entr'ouvrit et aperçut un écu d'argent et deux piécettes d'un liard chacune. Il regarde de nouveau le cafetier, et il n'eut pas le moindre doute : l'écu et les piécettes iraient à coup sûr échouer dans son tiroir-caisse, derrière le comptoir.

Que faire ? Il repensa à un fait divers lu la veille dans un journal, sous le titre : *Bel exemple à imiter.* Un petit télégraphiste avait trouvé dans la rue un portefeuille contenant plus de mille francs et était allé le déposer au commissariat de police. Imiter ce bel exemple ? Au commissariat on lui demanderait

son nom et les journaux l'imprimeraient tout vif en donnant avis de sa trouvaille. Il réfléchit qu'au cercle les oisifs de son pays natal lisaient les journaux de Rome depuis l'article de fond jusqu'aux petites annonces de sixième page. Bien qu'ils l'estimassent capable de se faire voleur même pour quelques francs, ils ne manqueraient pas de dire qu'il avait rapporté le porte-monnaie au commissariat parce qu'il ne contenait qu'un écu et quatre centimes. Vraiment, se donner pour si peu des airs d'honnête homme lui parut exagéré. Alors, quoi faire ? Son hésitation se prolongeant, il ne jugea pas prudent de conserver la bourse dans sa main, à la vue de tous, et la glissa dans un des goussets de son gilet pour se demander tout à son aise s'il ne ferait pas mieux, afin d'éviter tous ces ennuis, de la remettre à l'endroit où il l'avait trouvée. Mais dans ce cas qui sait si quelque autre client sans scrupules, ne s'en emparerait pas sans tant y regarder, et alors le pauvre type qui l'avait perdue...

— Bah ! après tout..., finit par se dire Noccia, il ne s'agit que de cinq francs...

Et il s'apprêtait à extraire la bourse de son gousset, quand il vit entrer précipitamment dans le petit café et s'élancer vers son guéridon une vieille d'une remarquable saleté, au menton en galoche, au nez de chouette, le visage parsemé de poils blancs, et qui soufflait comme un phoque, tout en écartant les mèches laineuses qui s'échappaient d'une petite capote nouée sous le menton et lui tombaient sur les yeux.

— Ma bourse ! Il faut qu'elle soit là ! Je l'ai laissée là !

Interpellé de la sorte, Noccia regarda l'allure de la vieille et eut aussitôt le soupçon qu'en le voyant tirer la bourse de son gousset, elle en concluerait sur-le-champ qu'il avait voulu se l'approprier. Il lui adressa donc un sourire vague, un vrai sourire d'idiot, et simula l'ignorance.

— Une bourse ? Où ça ?

Il s'écarta d'abord, puis il se leva pour lui permettre de la mieux chercher, et quand la vieille, après avoir bien regardé sur la banquette, sous la banquette, sous les pieds du guéridon avec des gestes de dépit qui ne laissaient aucun doute sur ses soupçons, releva un visage furieux et lui demanda, en le regardant de travers : « Vous ne l'avez pas trouvée ? » Noccia, qui se désolait de ne plus pouvoir glisser deux doigts dans sa poche pour lui rendre son bien, eut naturellement un vif mouvement de dénégation, proportionné à son regret, et rougissant jusqu'au blanc des yeux, répondit :

— Vous êtes folle ?

Le patron et les quelques clients lui donnèrent raison et à peine la vieille fut-elle sortie en larmoyant et en grommelant, ils lui dirent que c'était une pauvre malheureuse bien à plaindre, le cerveau plus qu'à demi détraqué, constamment excitée par le café et les liqueurs dont elle abusait depuis que sa fille unique était morte à l'hôpital.

Noccia était sur des charbons ardents ; il aurait voulu payer tout de suite et s'en aller. Mais il avait mis la bourse de la vieille dans le gousset où il avait la sienne. Si, en tirant la sienne, l'autre venait avec ? Il sentait le sang lui monter à la tête, ses yeux devaient briller comme ceux d'un fiévreux. Il tira de sa poche intérieure le portefeuille gonflé de billets de banque.

— Vous n'auriez pas de monnaie ? lui demanda le patron, médusé.

Il ne trouva pas la force de lui répondre. Il fit non de la tête. Un des clients s'offrit à changer le billet et Noccia sortit du petit café en laissant cinq francs de pourboire.

A peine dehors, sa première pensée fut de jeter la bourse dans quelque coin, sans être vu. Mais ce qu'il avait appris en dernier lieu de cette pauvre vieille, cette demi-démence où l'avait jetée la mort de sa fille unique, lui fit juger ignoble un geste pareil. En admettant que la vieille l'eût soupçonné d'avoir trouvé

la petite bourse et de vouloir la garder, ce soupçon, en définitive, n'était pas injuste, puisqu'il avait vraiment agi — d'abord en riant d'un rire d'idiot, puis en s'écartant et en se levant pour la laisser chercher — comme s'il avait réellement voulu s'approprier cette bourse. Et s'il s'en débarrassait à présent, ne serait-il pas à jamais responsable de l'avoir dérobée ? Quelqu'un d'autre la trouverait, qui ne se sentirait pas dans l'obligation de la restituer, obligation à laquelle il était, lui, tenu, lui qui savait à qui elle appartenait et avait eu le front de ne pas la restituer à cette pauvre malheureuse qui la lui réclamait. Non, non, jeter cette bourse serait un geste plus vil encore que celui qu'il venait de faire. Il se dit alors que les rares clients présents dans le petit café et le patron avaient dû conclure, en voyant son portefeuille si bien garni, qu'il était un « monsieur » et un « monsieur » pouvant s'offrir le luxe d'offrir à la pauvre vieille dix ou vingt francs en compensation de la perte de sa bourse. Voilà, oui... Il allait devant témoins laisser vingt francs au comptoir ou bien il demanderait au patron l'adresse de la vieille pour les lui porter lui-même.

Noccia revenait sur ses pas pour exécuter ce beau projet quand il vit de nouveau surgir, près de l'entrée du petit café, la vieille qui, relevant à deux mains les mèches laineuses qui retombaient sur ses yeux noyés de larmes, cheminait courbée en deux, inspectant le sol, toujours en quête de sa bourse. Noccia l'arrêta en lui touchant légèrement une épaule ; il tira de son portefeuille deux billets de dix francs et, tout ému de la bonne action qu'il accomplissait, les lui tendit, en balbutiant :

— Prenez-les en remplacement de ce que vous avez perdu.

Mais il se vit tout à coup pris au collet par la vieille qui, le secouant furieusement, commença à hurler :

— Vingt francs ? A moi... Voleur !... Et le reste ? Ah ! tu ne me rends que vingt francs ! Au voleur, au voleur !

De tous côtés les gens accouraient, deux agents de police arrivèrent à leur tour, et Noccia qui, étourdi au premier moment, puis saisi par vingt bras, se débattait avec rage, fut fouillé et trouvé porteur de la petite bourse qui contenait parfaitement, en dehors de l'écu de cinq francs, deux vieux louis d'or, et non pas deux piécettes de deux centimes chacune, comme Noccia, dans le petit café, se l'était imaginé à première vue. Et c'est pourquoi la vieille mettait tant d'obstination à réclamer le reste.

Noccia, maintenant, était disposé à lui donner cent francs, deux cents francs, mille si elle voulait. Et il tirait déjà son portefeuille de sa poche. Seulement, il faut être juste, qui disait que ce portefeuille, comme la petite bourse, n'avait pas été volé ? Noccia fut conduit au poste.

Il est bien certain que restituer une partie de son larcin n'est guère une idée qui puisse traverser une cervelle de voleur. Mais, d'autre part, on n'imagine pas facilement un *gentleman* à qui puisse passer par la tête l'idée de mettre dans sa poche une bourse qui ne lui appartient pas et de refuser de la rendre au légitime propriétaire qui la lui réclame, comme avait fait Noccia. Il fallait donc le maintenir en état d'arrestation et demander en Sicile des renseignements sur son compte. Il n'aurait pas été sérieux d'accorder créance à la persécution d'un prétendu esprit malin, que l'inculpé, pris d'une sorte de délire, mettait en cause.

LE MARI DE MA FEMME

Le cheval et le bœuf, — ai-je lu une fois dans un livre dont je ne me rappelle ni le titre, ni l'auteur, — *Le cheval et le bœuf*...

Mais nous n'avons que faire du bœuf. Ne nous occupons que du cheval.

Le cheval, donc, qui ne se sait pas mortel, n'a pas de métaphysique. Mais, si le cheval se savait mortel, le problème de la mort finirait par devenir, pour lui comme pour nous, beaucoup plus grave que celui de la vie.

Trouver du foin et de l'herbe est, certes, un très grave problème. Mais derrière ce problème surgit l'autre : « Pourquoi donc, après avoir peiné vingt, trente ans pour trouver le foin et l'herbe nécessaires à la subsistance, faut-il mourir, sans savoir pourquoi on a vécu ? »

Le cheval ne se sait pas mortel et ne se pose pas de pareilles questions. Mais l'homme qui, — selon la définition de Schopenhauer — est un animal métaphysique (ce qui veut dire précisément *un animal qui se sait mortel*) est sans cesse hanté par ce problème.

Il en résulte, ou je me trompe fort, que tous les hommes devraient assurer le cheval de leurs sincères félicitations. Et plus particulièrement les animaux métaphysiques, tels que moi, par exemple, qui, étant malades, se savent non seulement appelés à mourir à bref délai, mais savent en outre ce qui arrivera

chez eux après leur mort, et sans avoir le droit de s'en offenser.

Les fonds de bouteilles ne sont jamais limpides. Les derniers résidus de mon humeur vitale aigrissent de jour en jour davantage au fond de moi. Je veux, en noircissant ces quelques feuilles de papier, me donner la satisfaction (une satisfaction à saveur d'eau de mer et que, d'ailleurs je ne pourrai goûter) de faire savoir à ma femme que j'avais tout prévu.

L'idée m'en est venue ce matin. Elle m'est venue parce que ma femme m'a surpris dans le corridor derrière la porte du petit salon, penché, retenant mon souffle et épiant par le trou de la serrure.

— Toi qui te vantes de n'être pas jaloux, me cria-t-elle, qu'est-ce que tu fais là ? Ah ! ça, c'est un comble : tu t'es même déchaussé pour ne pas faire de bruit.

Je regardai mes pieds. C'était vrai. J'étais sans chaussures. Ma femme riait bruyamment. Que dire ? Je balbutiai de sottes excuses : je n'avais pas épié le moins du monde ; je m'étais amusé à regarder par simple curiosité. Je n'entendais plus le piano, je n'avais pas vu partir le professeur, alors...

Mais pour ce qui est des souliers, je jure que je les avais retirés depuis un bon moment déjà et sans intention. Ils me font mal. Et ma chère Euphémie, qui m'a surpris là, déchaussé, devrait savoir pourquoi ils me font mal et ne pas en rire, du moins en ma présence. J'ai les pieds enflés et je les tâte pour passer le temps : je presse, j'enfonce un doigt dans l'œdème et je regarde le creux se combler peu à peu.

Il n'empêche que je venais de commettre une impardonnable sottise.

Est-ce que je ne savais pas, est-ce que je ne sais pas que ma femme ne peut souffrir son professeur de piano ! Et puis ne suis-je pas sûr, mathématiquement sûr que, — tant que je vivrai — elle ne me trahira pas. Elle a pu ne pas me trahir durant tant d'années et elle se laisserait aller pour deux ou trois mois — mettons au maximum cinq ou six — qu'il lui reste à attendre ? Non, non, elle patientera, j'en

suis persuadé, mon existence dût-elle même se prolonger encore toute une année.

Et puis, est-ce que je ne connais pas, est-ce que je ne connais pas fort bien le mari — futur — de ma femme ? Pour lui aussi je mettrais la main au feu qu'il ne me fera pas le moindre tort tant que je n'aurai pas rendu l'âme.

C'est, bien entendu, un très cher ami à moi. De plus il porte un nom qui prête à un jeu de mots, dont je me suis souvent amusé autrefois, quand j'avais l'humeur à plaisanter, mais que je me garde bien de répéter maintenant, d'abord parce que ce calembour ne fait plus rire personne, en second lieu, parce que, — et cela se comprend — il contrarie ma femme[1].

Mon ami s'appelle Florestan Losa. Un excellent jeune homme... Jeune, à vrai dire, pas tant que cela. Quarante ans, presque mon âge, mais moi, j'ai déjà l'air d'un centenaire, tandis que lui, solide, de belle carrure, planté dans la vie comme un chêne dans un bois, et puis « doué de toutes les bonnes qualités qui caractérisent un parfait mari », comme on disait autrefois : bonnes mœurs, caractère facile, nature noble et généreuse.

Les attentions qu'il a pour moi le prouvent.

Par exemple, il vient presque tous les jours me chercher en voiture pour me faire prendre un peu l'air. Il me donne le bras et m'aide à descendre l'escalier, tout doux, tout doucement, m'obligeant à m'arrêter à chaque palier, le temps de compter jusqu'à cent (c'est lui qui compte), puis il me tâte le pouls pour en mesurer la fréquence, me regarde dans les yeux et me demande gentiment :

— Nous continuons ?

— Continuons...

Et nous continuons ainsi tout doux, tout doucement jusqu'au bas de l'escalier. Pour le remonter,

1. Ce paragraphe a été supprimé dans la version définitive des *Novelle per un anno*.

après la promenade en voiture, il se met d'un côté, le concierge de l'autre, et ils me transportent sur une chaise.

Je me suis révolté, mais en vain. Il est vrai que je ne puis monter trois marches sans être pris d'un insupportable essoufflement, mais voilà, je voudrais que mon ami ne se donnât pas tant de peine, que le portier se fît aider par quelqu'un d'autre... Pas moyen ! Florestan, s'il le pouvait, voudrait me porter seul jusqu'en haut, sans aucune aide. Bah ! après tout, je ne pèse pas lourd (dans les quarante-cinq kilogs, œdème compris), et puis je me dis qu'en me servant ainsi, il cherche à mériter son bonheur futur.Laissons-le faire !

Ma femme, elle aussi, de son côté, est presque heureuse de souffrir pour moi, et voudrait souffrir davantage encore, pour mériter, en conscience, le droit de prendre son plaisir, ensuite, sans ombre de remords. Droit légitime, honnête récompense que ni la vie, ni sa conscience ne peuvent lui refuser, et dont, je le répète, je n'ai pas le droit de m'offusquer.

Je confesse néanmoins que, souvent, j'en arrive presque à regretter qu'ils ne soient pas, lui, un fieffé gredin, elle, une fieffée gredine. L'honnêteté de leurs projets, la délicatesse de leurs sentiments deviennent souvent pour moi la plus raffinée des cruautés, parce que, ne pouvant en aucune façon me révolter contre ce qui m'arrivera sans aucun doute après ma mort, je me vois obligé d'inculquer à mon petit garçon, mon fils unique, un respect filial pour celui qui sera sous peu son second père. Combien de fois, attirant le cher petit près de mon fauteuil, entre mes jambes, je lui fais la leçon pour qu'il ne donne jamais à Florestan motif de se plaindre de lui ! Je lui dis par exemple :

— Tu vois, mon petit Charlie, tu as les mains sales. Que t'a dit hier oncle Florestan, quand il a vu une tache d'encre sur ton petit nez ? Il t'a dit : « Va te laver, Charlie, ou on te mettrait en prison, tu sais ! » Ce n'est pas exact. Oncle Florestan plaisante. On a

perdu l'habitude aujourd'hui d'envoyer les gens au bagne quand ils n'ont pas les mains propres. Mais il faut te laver quand même parce qu'oncle Florestan aime les enfants propres. Il est si bon, il t'aime tant, mon petit Charlie ! Toi aussi, il faut bien l'aimer et bien lui obéir, tu sais ! Toujours, et qu'il soit toujours content de toi. Tu as bien compris, mon petit ?

Et j'amplifie, je magnifie tous les petits cadeaux que, pour faire plaisir à Euphémie, Florestan porte à notre enfant. Le pauvre petit me croit, il suit mes conseils, il le vénère déjà.

Ainsi, l'autre jour, Florestan l'a emmené promener et au retour il m'a raconté en riant que, pendant la promenade, comme ils traversaient une place en plein soleil, Charlie avait tout à coup poussé un petit cri, s'était arrêté et lui avait demandé d'un air désolé :

— Je t'ai fait mal, oncle Florestan ?

— Pas du tout, pourquoi veux-tu m'avoir fait mal ?

Et le petit, ingénûment :

— J'ai marché sur ton ombre, oncle Florestan.

Non, mon petit Charlie, là, tu passes la mesure. Tu t'es montré un peu trop nigaud. On a le droit de marcher sur une ombre, de la piétiner. Oncle Florestan et ta maman fouleront aux pieds un de ces jours celle de ton papa, sûrs et certains de ne pas lui faire de mal, parce que, sa vie durant, ils auront bien pris garde de ne même pas lui marcher sur le bout du pied.

Quel assaut de politesse entre nous trois ! Et quel joli martyre cependant ! Pauvre malade que je suis, je voudrais me laisser aller à ma lassitude, à mes nerfs ; au lieu de cela, il me faut prendre sur moi pour leur épargner leur peine, sinon, ils redoubleraient de soins, d'attentions, de ces soins et de ces attentions qui me répugnent et, parfois, me font horreur. J'ai tort, sans doute, mais ce spectacle de notre exquise courtoisie, de nos continuelles cérémonies à la porte du tombeau me fait l'effet d'une écœurante comédie. Je me sens doucement poussé par eux en gants blancs

et avec mille compliments vers mon service funèbre, et, à l'instant où j'écris, il me semble les voir s'incliner devant moi et me dire avec un gracieux sourire sur les lèvres :

— Mais passez donc ! Bon voyage ! Et soyez sûr que nous nous souviendrons toujours de vous, si bon, si prudent, si raisonnable.

On m'a appris qu'il fallait être sincère. Sincère ! Mais la sincérité pour moi, au point où j'en suis, consisterait tout simplement à *tuer*.

Dieu m'en préserve ! Au fait qu'est-ce qui me retient ?

Parlons sérieusement. Si je n'avais pas la foi, si je ne croyais pas en Dieu pour de bon, si j'étais persuadé que la mort met un point final à la vie de l'âme et que, quand la terre me manquera sous les pieds, le vide, le néant seul m'accueilleront, croyez-vous que je ne tuerais pas Florestan ? Certaines nuits où je ne dors pas, quand je pense qu'il couchera dans mon lit, là, à ma place, avec tous mes droits sur ma femme et sur ce qui m'appartient ; quand je pense que dans le petit lit de la chambre voisine, mon fils, mon orphelin, se mettra peut-être à pleurer au milieu de la nuit et appellera sa maman, quand je pense que *lui* dira peut-être à ma femme qui voudra se lever pour voir ce qu'a l'enfant : « Mais non, ma chérie, laisse-le pleurer ; reste au lit, tu prendrais mal ! » Je vous jure que ce Florestan, je le tuerais !

Au lieu de cela, toutes les nuits, assis près de la fenêtre, je reste tranquille et immobile à contempler le ciel, longuement. Il y a là-haut une toute petite étoile dont je ne détache pas les yeux et à qui je dis souvent, en soupirant :

— Attends-moi, je vais venir !

Et souvent je répète à Euphémie, qui est fille d'un libre-penseur et affecte de ne pas croire en Dieu :

— Imbécile, tu peux y croire : Dieu existe. Et tu peux l'en remercier. Oui, remercie-le.

Euphémie me regarde comme s'il lui paraissait étrange, que moi, Lucas Leuci, je puisse lui parler

ainsi, moi qui, à son avis, n'aurais vraiment pas la moindre obligation de croire en Dieu, tant il me traite mal en me faisant mourir si jeune. Mais elle le remerciera, quand ces quelques feuilles lui tomberont entre les mains, si elle aime sincèrement son Florestan.

J'entends bien que la seule chose à faire est de me dépêcher de mourir. Je vois certains jours Florestan qui, par ses roulements d'yeux et ses soupirs, s'efforce de faire comprendre à ma femme les désirs qui le tourmentent, le pauvre garçon ! Et j'imagine en même temps ma femme, inclinant gracieusement sa belle tête blonde sur la large poitrine carrée de Florestan, faisant le geste de lui caresser à peine du bout des doigts les longs poils roux de sa magnifique moustache... O volupté ! Patience, ma chère Euphémie ! Et les mots câlins, qu'elle me disait en m'embrassant, elle les dira bientôt, elle les dira à lui aussi, sans presqu'en avoir conscience.

— Mon trésor... Mon chéri...

Cela me donne envie de rire, et je ris. Tous deux alors, étonnés, me demandent pourquoi je ris : j'invente un trait d'esprit, et Florestan remarque :

— Tu *seras vieux*, mon cher Leuci, que tu seras toujours aussi plaisantin !

Mais il arrive aussi assez souvent que je ne parviens pas à faire le *plaisantin*, comme dit mon bon ami. Sans le vouloir, mes plaisanteries deviennent mordantes, et dans nos promenades en voiture, Florestan souffre de mes propos. Je lui dis, par exemple :

— Si ce n'était pas une si mauvaise place, je te proposerais, mon cher Florestan, de te mettre un moment à la mienne. Je t'assure que cela te ferait la même impression curieuse qu'à moi de voir la vie telle qu'elle demeurera pour les autres, après qu'elle aura fini pour toi, c'est-à-dire d'ici très peu de temps, et de penser à ce que les autres feront raisonnablement, quand tu ne seras plus.

Je parle clairement, mais Florestan fait semblant de ne pas comprendre. Alors je continue :

— Mon cher Florestan, je sais, par exemple, quel

genre de couronne tu déposeras sur ma tombe quand j'y reposerai. Ce sera une couronne de porcelaine.

VERSION DÉFINITIVE

Florestan refuse d'en écouter davantage, je me tais alors et, décharné, blême et mal en point comme je suis, je contemple du fond de la voiture qui suit au pas les avenues, perdues dans l'azur du Janicule, la douceur du soleil qui se couche. La vie, telle que la savoureront les autres, — même amère, — qu'importe ? Et qu'importe ce gros homme sanguin, assis près de moi et qui soupire, qu'importe même, quand je n'y serai plus, mon enfant qui un jour, bientôt, ne saura plus qui j'étais, comment j'étais !

— Papa...

Et Florestan se retournant, lui répondra sans douceur :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Le mari de ta mère, mon petit Charlie, qui n'est pas ton vrai papa. Comprends-tu ?

Et pourtant la vie, mon petit Charlie, est une chose si belle... si pleine.

VERSION PRIMITIVE

Florestan ne veut pas en écouter davantage, je garde le silence et contemple les belles choses qui, désormais ne sont plus pour moi, les belles choses qui existent pour les autres.

La voiture aujourd'hui allait au pas le long des vertes avenues du Janicule.

— Oh ! Comme j'habiterais là volontiers ! soupira à un certain moment Florestan en m'indiquant là-haut la délicieuse villa Savorelli.

— Seul ou en compagnie ? lui demandais-je.

— En compagnie, bien entendu !

Oui, bien entendu, il y habiterait volontiers en compagnie de ma femme.

Que puis-je y faire ?

LA SOURICIÈRE

Se résigner, non, non ! Pourquoi se résigner ? Si j'avais des devoirs envers d'autres êtres, peut-être bien. Mais je n'en ai pas. Alors, pourquoi ? Ecoute-moi bien. Tu ne peux pas me donner tort. Personne, en raisonnant dans l'abstrait, ne peut me donner tort. Ce que j'éprouve, tu l'éprouves aussi, tout le monde l'éprouve.

Pourquoi redoutez-vous tant de vous éveiller au milieu de la nuit ? Parce que pour vous tous, ce qui donne de la vigueur à vos raisons de vivre, c'est la lumière du jour. Les illusions de la lumière.

L'obscurité, le silence vous écrasent. Et vous allumez la bougie. Mais, n'est-il pas vrai, cette lumière-là vous paraît triste, triste... Ce n'est pas cette lumière-là qu'il vous faut. C'est le soleil ! le soleil ! Vous réclamez tous anxieusement le soleil. C'est que les illusions cessent de naître spontanément à la clarté d'une lumière artificielle, que vous avez suscitée vous-même, d'une main tremblante.

Comme votre main, toute votre réalité tremble. Elle se révèle à vous factice et sans consistance. Artificielle comme la lueur de votre bougie. Et tous vos sens demeurent en éveil, tendus jusqu'au spasme, dans la terreur que sous cette réalité, dont vous découvrez l'inconsistante vanité, ne se révèle quelque autre réalité obscure, terrible : la réalité vraie. Un souffle...

vous sursautez. Et ce craquement, qu'est-ce donc ? Vous restez en suspens, dans l'horreur d'une attente inconnue, parcourus de frissons, couverts de sueur ; voici que devant vous, dans cette lumière, vous voyez se mouvoir dans la chambre, avec une allure et un aspect de fantômes, vos illusions de la journée. Regardez-les bien : elles ont vos yeux gonflés, cernés et remplis d'eau, elles ont la figure jaunâtre de votre insomnie, et aussi vos douleurs arthritiques. Oüi, ce cliquètement assourdi de rongeur aux jointures de vos doigts.

Et quelle apparence, quelle apparence prennent les meubles dans la chambre ! Eux aussi sont comme suspendus dans une immobilité apeurée, qui vous angoisse.

Vous dormiez avec tous ces meubles autour de vous.

Mais eux ne dorment pas. Ils sont là, debout, de nuit comme de jour.

Votre main les ouvre et les ferme, pour l'instant. Demain c'est une autre main qui les ouvrira et les fermera. Qui sait quelle autre main... Mais pour eux ce sera tout pareil. Ils contiennent pour l'instant vos habits, vos dépouilles que vous y avez suspendus et qui ont pris les faux plis imposés par vos genoux fatigués, vos coudes pointus. Demain y seront suspendus les vêtements froissés de quelqu'un d'autre. La glace de cette armoire reflète aujourd'hui votre image, et n'en garde pas trace ; elle ne gardera pas trace demain de celle d'un autre.

Le miroir, quant à lui, ne voit pas. Le miroir est comme la vérité.

Tu as le sentiment que je délire, que je parle dans le vide ? Pas du tout, tu me comprends très bien, tu comprends même plus que je n'en dis, tant il est difficile d'exprimer ce sentiment obscur qui me domine et me bouleverse.

Tu sais comment j'ai vécu jusqu'ici. Tu sais que j'ai toujours éprouvé le dégoût, l'horreur même de revêtir une forme quelle qu'elle fût, de me solidifier, de me fixer, fût-ce momentanément, dans aucune.

J'ai toujours fait rire mes amis pour les... comment dites-vous ? les altérations oui, les altérations incessantes de mon signalement. Mais si vous avez pu en rire, c'est que vous n'êtes jamais allé au fond des choses, c'est que vous n'avez pas tenu compte de l'obsession qui est la mienne, ce besoin de me présenter à moi-même dans la glace du miroir sous un aspect différent, de me donner l'illusion de n'être pas toujours le même et unique, de me voir un autre.

Mais oui ! Seulement qu'ai-je réussi à altérer ? J'en suis arrivé, c'est vrai, jusqu'à me faire raser le crâne pour me voir chauve avant l'heure ; et tantôt je me rasais les moustaches, en gardant la barbe, ou le contraire, tantôt je me rasais barbe et moustache, ou encore je me laissais pousser la barbe tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, en collier, à l'impériale, en éventail à deux pointes...

Je jouais avec mon poil.

Mes yeux, mon nez, ma bouche, mes oreilles, mon torse, mes jambes, mes bras, mes mains, je n'ai pas pu les « altérer ». Me grimer comme un comédien en scène ? J'en ai eu quelquefois la tentation. Mais j'ai réfléchi que, sous ce masque, mon corps demeurait toujours le même... et qu'il vieillissait !

J'ai cherché ma revanche du côté de l'intelligence. Ah ! j'ai beaucoup mieux pu jouer de mon esprit !

Vous estimez par dessus tout, vous ne vous lassez jamais de louer la fidélité des sentiments et la cohérence du caractère. Pourquoi ? Toujours pour la même raison ! Parce que vous êtes des lâches, parce que vous avez peur de vous-mêmes, je veux dire, peur de perdre — en changeant — la réalité que vous vous êtes conférée, et d'avoir à reconnaître par conséquent qu'elle n'était rien d'autre qu'une illusion de votre part, qu'il n'existe donc aucune réalité, si ce n'est celle que nous nous donnons.

Mais, je vous le demande, que signifie : se donner une réalité, sinon se fixer dans un sentiment, se coaguler, se scléroser, s'encroûter dans ce sentiment ? Et, par conséquent, arrêter en nous le perpétuel

mouvement de la vie, faire de nous autant de petites et misérables mares stagnantes en attente de putréfaction, alors que la vie est un flux continu, incandescent, indistinct.

Vois-tu, c'est là la pensée qui me bouleverse et me rend féroce !

La vie, c'est le vent, la vie, c'est la mer, la vie, c'est le feu ; ce n'est pas la terre qui se durcit en croûte et prend forme.

Toute forme est de la mort.

Abandonner l'état de fusion et se solidifier, au milieu du flux continu, incandescent et indistinct, c'est la mort.

Nous sommes tous des êtres pris dans une nasse, détachés du flux qui ne s'arrête jamais, et fixés pour la mort.

Pendant un court espace de temps, le mouvement de ce flux dure encore en nous, dans notre forme séparée, détachée et fixée ; mais voici que, peu à peu, il se ralentit ; le feu se refroidit ; la forme se dessèche ; jusqu'au moment où le mouvement cesse tout à fait dans notre forme raidie.

Nous avons achevé de mourir. Et nous avons appelé cela : la vie.

Je me sens pris au piège de la mort qui m'a détaché du flux de la vie où je coulais sans forme, et m'a fixé dans le temps, ce temps-ci et non un autre.

Pourquoi dans ce temps-ci ?

J'aurais pu couler encore et n'être fixé, au moins, que plus tard, dans une autre forme, un autre siècle... Tu te dis : ç'aurait été pareil ? Eh oui, plus tôt ou plus tard ! Mais plus tard, j'aurais été un autre, qui sait qui et qui sait comme ; pris au piège d'une autre destinée, j'aurais vu d'autres choses, ou peut-être les mêmes, mais sous des aspects différents, ordonnées différemment.

Tu ne peux imaginer la haine que m'inspirent les choses que je vois, prises comme moi dans la souricière de ce temps qui est le mien ; toutes les choses qui achèvent de mourir en même temps que moi,

peu à peu ! La haine et la pitié que je ressens ! Mais plutôt la haine que la pitié !

Oui, c'est exact, tombé plus tard dans le piège, j'aurais alors haï cette autre forme, comme je hais aujourd'hui celle-ci ; j'aurais haï cet autre temps comme je hais celui-ci, et toutes les illusions vitales que, *morts de tous les temps*, nous nous forgeons avec le peu de mouvement et de chaleur qui demeure en nous, après que nous nous sommes détachés du flux continu qui est la vie et jamais ne s'arrête.

Nous sommes, tous tant que nous sommes, des morts affairés, qui nous illusionnons de fabriquer de la vie.

Nous nous accouplons, un mort et une morte, et nous croyons donner la vie, alors que nous donnons la mort... Un être de plus dans la souricière.

— Par ici, chéri, par ici ; commence à mourir, chéri, commence à mourir... Tu pleures, eh ? Tu pleures et tu te tortilles... Tu aurais voulu couler encore ? Sois sage, chéri ! Que veux-tu y faire ? Tu es pris, co-a-gu-lé, fixé... Ça durera un bout de temps ! Sois sage...

Ah, tant que nous sommes enfants, tant que notre corps est tendre, qu'il grandit sans nous peser, nous ne nous rendons pas bien compte que nous sommes pris au piège ! Mais ensuite le corps se noue ; nous commençons à sentir son poids ; nous commençons à sentir que nous ne pouvons plus nous mouvoir comme avant.

Je vois, avec dégoût, mon esprit se débattre dans cette souricière, pour ne pas se fixer aussi dans mon corps déjà appesanti et dégradé par l'âge. Je chasse sur-le-champ toute idée qui tend à s'affermir en moi ; j'interromps de même tout acte, tout geste qui tend à devenir chez moi une habitude ; je ne veux pas de devoirs ; je ne veux pas d'affections ; je ne veux pas que mon esprit durcisse lui aussi en une croûte de concepts. Mais je sens que mon corps, de jour en jour, peine davantage à suivre mon esprit sans cesse changeant ; il tombe de fatigue, ses genoux sont las et

ses mains pesantes, il aspire au repos ! Je le lui donnerai.

Non, non, non, je ne peux pas, je ne veux pas me résigner à donner moi aussi le spectacle misérable qu'offrent tous les vieux, qui achèvent de mourir lentement. Non. Mais avant... je ne sais, je voudrais faire quelque chose d'énorme, d'inouï, pour trouver un dérivatif à la rage qui me dévore.

Je voudrais, pour le moins... Tu vois, ces ongles ? Je voudrais en labourer le visage de toutes les femmes belles qui passent dans la rue, émoustillant les hommes, provocantes.

Quelles créatures stupides, misérables et inconscientes que les femmes, toutes les femmes ! Elles se parent, se couvrent de colifichets, promènent de tous côtés des regards rieurs, montrent le plus qu'elles peuvent leurs formes provocantes, sans penser qu'elles aussi sont prises au piège, fixées elles aussi pour la mort, et qu'en outre elles portent au fond d'elles-mêmes le piège, pour ceux qui viendront !

Le piège, pour nous autres hommes, ce sont elles, ce sont les femmes qui le cachent. Elles nous remettent pour un moment en état d'incandescence, pour tirer de nous un autre être condamné à mort. Elles parlent, elles font tant et si bien, que finalement elles nous font tomber, aveugles, enflammés et violents, dans leur piège.

Moi aussi ! Moi aussi ! Elles m'ont pris moi-même à leur piège ! Tout récemment. C'est pourquoi je suis si féroce.

Un infâme traquenard ! Si tu l'avais vue... Une petite sainte. Humble, timide. A peine m'apercevait-elle, elle baissait les yeux et rougissait. Elle savait bien qu'autrement je ne me serais pas laissé prendre.

Elle venait chez nous pour mettre en pratique une des sept œuvres corporelles de miséricorde : visiter les malades. Elle venait pour mon père, pas pour moi ; elle venait aider ma vieille gouvernante à donner des soins à mon père malheureux, à le nettoyer dans son lit...

Elle habitait le petit appartement voisin, sur le même palier, et elle avait lié amitié avec la gouvernante, à qui elle se plaignait de l'imbécillité de son mari qui lui reprochait sans cesse de n'être pas capable de lui donner un enfant.

Eh oui ! c'est comme ça... Quand un homme commence à se scléroser, à ne plus pouvoir remuer comme avant, il veut voir autour de lui d'autres petits morts, encore souples et tendres, encore remuants, comme lui quand il était dans l'âge le plus tendre ; d'autres petits morts qui lui ressemblent et fassent tous les petits gestes que lui ne peut plus faire.

C'est un plaisir de laver la figure aux petits morts qui ne se savent pas encore pris dans la souricière, de les peigner et de les conduire *mener-mener*.

Elle venait donc ici.

— Je m'imagine, disait-elle en rougissant, les yeux baissés, je m'imagine le déchirement que ce doit être pour vous, Monsieur Fabrice, de voir votre père depuis tant d'années dans ce triste état.

— Oui, madame, lui répondais-je grossièrement. Je lui tournais le dos et je m'en allais.

Je suis sûr maintenant que je n'avais pas plus tôt tourné le dos pour m'en aller qu'elle riait sous cape, en se mordant les lèvres pour ne pas laisser fuser son rire.

Je m'en allais parce que, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette femme, oh ! non pas pour sa beauté (elle était très belle, et d'autant plus séduisante qu'elle semblait par modestie n'accorder aucune importance à sa beauté), non, je l'admirais parce qu'elle ne donnait pas à son mari la satisfaction de mettre dans la nasse un autre malheureux.

Je croyais que cela dépendait d'elle. Je me trompais, cela dépendait de cet imbécile. Elle le savait ou tout au moins, si elle n'en avait pas une certitude absolue, elle devait le soupçonner. C'était pour cela qu'elle riait... Elle riait de moi qui l'admirais pour sa prétendue stérilité. Elle riait silencieusement, dans

son mauvais cœur, et elle attendait. Un beau soir...

Ici, dans cette pièce.

J'étais dans l'ombre. Tu sais que j'aime voir mourir le jour aux vitres d'une fenêtre et me laisser prendre et envelopper peu à peu par les ténèbres, et me dire : « Je n'y suis plus ! », me dire : « S'il y avait quelqu'un dans cette pièce, il se lèverait et allumerait une lampe. Je n'allume pas de lampe, parce que je ne suis plus là ; je n'y suis plus. Je suis comme les sièges de cette pièce, comme le guéridon, les rideaux, l'armoire, le divan qui n'ont pas besoin de lumière, qui ne savent, ni ne voient que je suis là. Je veux être comme eux, ne pas me voir et oublier que je suis là. »

J'étais donc dans l'obscurité. Elle entra par là, sur la pointe des pieds, sortant de la chambre de mon père, où elle avait laissé une veilleuse allumée, dont la lueur se répandit à peine dans les ténèbres sans les dissiper, par l'entrebâillement de la porte.

Je ne la vis pas, je ne vis pas qu'elle m'arrivait par derrière. Peut-être ne me voyait-elle pas non plus. Elle se cogna à moi et poussa un cri ; elle fit semblant de s'évanouir, dans mes bras, contre ma poitrine. Je baissai la tête : ma joue effleura sa joue ; je sentis se rapprocher le souffle brûlant de sa bouche, et...

Son rire à la fin, me réveilla. Un éclat de rire diabolique. Je l'ai encore dans les oreilles ! Elle riait, elle étouffait de rire, en se sauvant, la mauvaise ! Elle riait du piège qu'elle m'avait tendu, en m'appâtant avec son air modeste ; elle riait de ma sauvagerie vaincue ; et elle eut de quoi rire d'autre chose, que je n'appris que plus tard.

Elle a quitté cette ville, depuis trois mois, avec son mari nommé professeur de lycée en Sardaigne.

Il y a des nominations qui tombent à pic...

Je ne verrai pas mon remords vivant. Je ne le verrai pas. Mais je suis tenté par instant de courir retrouver cette mauvaise femme et de l'étrangler avant qu'elle ne mette dans la nasse le malheureux qu'elle a tiré de moi par trahison.

Mon ami, je suis content de n'avoir pas connu ma

mère. Si je l'avais connue, peut-être ce sentiment féroce n'aurait pas pris naissance en moi. Mais depuis que je l'éprouve, je suis heureux de n'avoir pas connu ma mère.

Viens, viens, entre avec moi par ici, dans cette autre pièce. Regarde !

C'est mon père qui est là.

Il est là depuis sept ans. Il n'est plus rien. Deux yeux qui larmoient, une bouche qui avale. Il ne parle pas, il n'entend pas, il ne peut plus marcher. Il mange et il larmoie. Pour qu'il mange, il faut lui donner la becquée, mais ses larmes coulent toutes seules, sans raison, ou peut-être parce qu'il y a encore quelque chose en lui, un ultime résidu qui, tout en ayant commencé à mourir depuis soixante-seize ans, ne veut pas encore finir.

Ne te semble-t-il pas atroce de demeurer ainsi, encore pris au piège par un lambeau de soi-même, sans pouvoir s'en libérer ?

Il ne peut penser à son père qui, il y a soixante-seize ans, l'a cloué à cette mort qui tarde si affreusement à s'achever. Mais moi, moi, je puis penser à lui ; et je pense que je suis un germe de cet homme qui ne peut plus bouger ; que si je suis en ce moment pris au piège, en ce moment et non à un autre, c'est à lui que je le dois !

Il pleure, tu vois ? Il ne cesse de verser des larmes... et il finit par me faire pleurer aussi. Il veut peut-être qu'on le délivre. Je le délivrerai, un de ces soirs, et moi aussi, par la même occasion. Il commence à faire froid ; nous allumerons, un de ces soirs, un peu de feu de charbon... Si tu veux en profiter...

Non, n'est-ce pas ? Tu me remercies ? Oui, oui, sortons, sortons, cher ami. Je vois que tu as besoin de revoir le soleil, de te retrouver au grand air.

MADAME FROLA ET MONSIEUR PONZA, SON GENDRE

Enfin, tout de bon ! Ne pas arriver à savoir lequel des deux est le fou, si c'est cette Mme Frola ou ce M. Ponza, son gendre, est-ce qu'il n'y a pas de quoi perdre la boule tous tant que nous sommes. Ces choses-là n'arrivent qu'à Valdana, ville disgraciée qui semble le rendez-vous de tous les étrangers excentriques.

Elle est folle ou il est fou, il n'y a pas de milieu : il faut absolument que l'un des deux soit fou. Il ne s'agit en vérité de rien de moins... Mais mieux vaut d'abord faire un exposé ordonné de l'affaire.

Sérieusement, je vous l'assure, je suis consterné de l'anxiété où vivent depuis trois mois les habitants de Valdana. Sinon peu m'importerait Mme Frola ou M. Ponza, son gendre. S'il est vrai, en effet, qu'un terrible malheur leur est arrivé, il n'est pas moins vrai que l'un des deux, au moins, a eu la chance de devenir fou et que l'autre a secondé sa folie, et continue à la flatter, de sorte qu'on ne parvient pas, je le répète, à savoir lequel des deux est véritablement fou. Pour se consoler, ils ne pouvaient certes rien trouver de mieux... Mais faire peser sur toute une ville un pareil cauchemar, lui enlever toute possibilité de juger, ce n'est pas rien. On vit dans l'angoisse, dans un perpétuel égarement. Chacun se trouve chaque

jour en présence de l'un ou de l'autre ; il sait que l'un des deux est fou ; il les examine, les dévisage, les épie, et... rien ! Ne pas être capable de découvrir lequel des deux, de distinguer où est la fiction et où est la réalité. Naturellement il naît chez chacun le pernicieux soupçon qu'alors la réalité vaut juste autant que l'illusion et que toute réalité peut fort bien être une illusion et réciproquement. Ce n'est pas rien... A la place de M. le préfet, pour le salut de l'âme des habitants de Valdana, je ne ferais ni une, ni deux, je me débarrasserais de Mme Frola et de M. Ponza, son gendre.

Mais procédons par ordre.

Ce M. Ponza est arrivé à Valdana, il y a trois mois, comme rédacteur à la préfecture. Il s'est logé dans le grand bâtiment neuf à la sortie du pays, « le Hêtre », comme on l'appelle. Oui. Au dernier étage, un petit appartement. Trois fenêtres donnant sur la campagne, hautes, tristes (la façade de ce côté-là, exposée au nord, au-dessus de tous ces potagers décolorés, est tout de suite, qui dira pourquoi, devenue d'une tristesse désolante, bien que neuve). Trois autres fenêtres intérieures prennent jour sur la cour, avec un balcon compartimenté par des séparations grillées. Suspendus à la rampe, tout là-haut, une collection de petits paniers prêts à descendre au bout d'une ficelle si besoin est.

Mais en même temps, à la surprise générale, M. Ponza loua au centre de la ville, exactement rue de la Toussaint, nº 15, un autre petit appartement meublé de trois pièces et cuisine. Il dit qu'il était destiné à sa belle-mère, Mme Frola. Et de fait celle-ci arriva cinq ou six jours plus tard, et M. Ponza alla tout seul l'attendre à la gare, la ramena et la laissa là, toute seule.

On peut parfaitement comprendre qu'une fille, en se mariant, abandonne la maison de sa mère pour aller vivre avec son mari, au besoin dans une autre ville. Mais que cette mère, ne pouvant se résigner à vivre loin de son enfant, quitte son pays, son foyer

pour la suivre, et que dans la nouvelle résidence où elles sont toutes deux étrangères, elle aille se loger à part, cela ne se comprend plus facilement, ou alors il faut admettre qu'il y a entre la belle-mère et le gendre une telle incompatibilité d'humeur que la vie en commun est impossible, même dans cette situation.

Naturellement, ce fut d'abord ce qu'on pensa à Valdana. Et l'opinion fut unanime pour estimer que la chose ne faisait pas honneur à M. Ponza. Pour ce qui est de Mme Frola, certains admirent qu'il devait y avoir un peu de sa faute, soit qu'elle manquât de compréhension, soit qu'elle se montrât entêtée ou intolérante de quelque façon, mais tout le monde prit en considération l'amour maternel qui lui faisait suivre sa fille, quoique condamnée à ne pas vivre auprès d'elle.

Dans l'estime qu'on accorda à Mme Frola, et dans l'image qu'on se fit de M. Ponza, celle d'un homme dur, et même cruel, l'apparence de l'un et de l'autre joua un rôle important, il faut bien le dire. Trapu, sans cou, noir comme un Africain, cheveux drus et hérissés couvrant un front bas, d'épais sourcils qui se rejoignaient, de grosses moustaches cirées de policier, et dans les yeux sombres, au regard fixe, presque sans blanc, une intensité violente, exaspérée, qu'il semblait contenir difficilement, sans qu'on pût savoir s'il s'agissait d'une sombre douleur ou de la rage que lui causait la vue de son prochain, M. Ponza n'est certainement pas fait pour attirer la sympathie ou la familiarité. Tandis que Mme Frola est une petite vieille, pâle, aux traits fins et pleins de noblesse, l'air mélancolique, mais d'une mélancolie comme détachée, vague et racée, qui n'exclut pas l'affabilité avec tous.

Cette affabilité, qui lui est toute naturelle, Mme Frola en a tout de suite donné des preuves, et aussitôt cela a eu pour effet d'augmenter l'aversion pour M. Ponza. Chacun a pu se rendre compte clairement que la belle-mère était non seulement pleine de douceur,

soumise, patiente, mais encore qu'elle était remplie d'indulgente compassion pour le mal que son gendre lui fait ; il y a encore autre chose, on a appris qu'il ne suffit pas à M. Ponza de reléguer dans une maison à part cette mère éplorée, il pousse la cruauté jusqu'à lui défendre de voir sa fille.

Mais non, mais non, proteste aussitôt dans ses visites aux dames de Valdana Mme Frola, en tendant en avant ses petites mains, vraiment affligée qu'on puisse penser cela de son gendre, il n'y a pas la moindre cruauté. Et la voilà qui se met à chanter ses louanges, à en dire tout le bien possible et imaginable. Il a pour sa fille un tel amour, toutes les attentions il les a, il est aux petits soins pour sa femme, et c'est pareil pour elle-même, oui, oui, pour elle aussi : prévenant, désintéressé... Cruel, lui, ah ! non, par exemple ! Il y a uniquement ceci : il veut sa petite femme tout entière à lui, M. Ponza, au point que même l'amour qu'elle a, comme il est naturel, pour sa mère (et qu'il admet très bien), il exige qu'il ne lui arrive pas directement, mais à travers lui, par son intermédiaire, voilà. Oui, cela peut sembler de la cruauté, mais non, c'est autre chose, une chose qu'elle, Mme Frola, comprend très bien et se désole de ne pas savoir exprimer. C'est sa nature qui est comme ça... A la rigueur, on pourrait parler d'une espèce de manie... Mais enfin il suffit de le regarder dans les yeux. Ils font mauvaise impression au premier abord, ces yeux, mais ils expliquent tout à quiconque sait y lire comme elle : la plénitude d'un monde d'amour qu'il enferme en lui, dans lequel sa femme doit vivre sans jamais en franchir les bornes, et où personne d'autre, pas même une mère, ne doit pénétrer. Jaloux ? Oui, peut-être ; mais ce n'est là qu'une définition vulgaire de ce total exclusivisme dans l'amour.

Égoïste ? Mais d'un égoïsme qui se donne tout entier, comme un monde, à la femme aimée ! L'égoïste, au fond, ce serait peut-être elle-même si elle voulait forcer la porte de ce monde fermé, si elle voulait s'y introduire par force, alors qu'elle sait que sa fille y

vit heureuse, adorée comme elle l'est... Cette certitude peut et doit suffire à une mère, n'est-ce pas ? Du reste, il n'est pas exact qu'elle ne voie jamais sa fille. Elle la voit deux ou trois fois par jour : elle va dans la cour de la maison, elle sonne et aussitôt sa fille paraît au balcon.

— Comment vas-tu, Mathilde ?

— Très bien, maman, et toi ?

— Comme ci, comme ça, ma fille. Fais descendre le petit panier.

Et dans le panier, il y a toujours une petite lettre avec les nouvelles de la journée. Et cela lui suffit. Mme Frola s'est faite à cette vie qui dure depuis quatre ans. Ou résignée, si vous préférez. Elle n'en souffre presque plus.

*
* *

Comme il est aisé de le comprendre, cette résignation de Mme Frola, cette habitude qu'elle prétend avoir acquise de son martyre, accablent encore davantage M. Ponza, son gendre, et plus ses explications sont longues et compliquées, plus elles nuisent au gendre.

Aussi est-ce avec indignation et, j'ajouterai, non sans un sentiment de crainte, que toutes ces dames de Valdana qui ont reçu la première visite de Mme Frola, accueillent le jour suivant l'annonce d'une autre visite inattendue, celle de M. Ponza, qui les prie de lui accorder deux minutes seulement d'entretien pour « une déclaration nécessaire », s'il ne les dérange pas trop.

Les joues en feu, presque congestionné, les yeux plus durs et plus sombres que jamais, un mouchoir à la main dont la blancheur, comme celle des manchettes et du col, jure sur le noir des cheveux, de la carnation et des vêtements, M. Ponza, essuie sans arrêt la sueur qui coule de son front bas et de ses joues violacées au poil dur, non pas qu'il fasse chaud, mais par suite du violent effort que visiblement il

fait sur lui-même et dont tremblent ses grosses mains aux ongles longs. Dans chacun de ces salons, devant ces dames qui le regardent, atterrées, il commence par demander si Mme Frola, sa belle-mère, est bien venue les visiter le jour précédent ; puis avec un chagrin, une agitation, des efforts toujours croissants, il demande si elle leur a parlé de sa fille et si elle a dit qu'il lui défendait absolument de la voir et de monter chez elle.

Toutes ces dames, le voyant dans cet état d'agitation, se hâtent, comme on l'imagine, de lui répondre que Mme Frola leur a, en effet, dit qu'il ne lui laissait pas voir sa fille, mais qu'elle a dit également tout le bien possible et imaginable de son gendre, allant non seulement jusqu'à l'excuser, mais encore jusqu'à le décharger de tout blâme pour cette interdiction.

Mais, à cette réponse de ces dames, bien loin de se calmer, M. Ponza manifeste encore plus d'agitation ; ses yeux se font plus durs, plus fixes, plus sombres ; de grosses gouttes de sueur dégoulinent en ruisseau sur son front, et finalement, faisant un effort encore plus violent sur lui-même, il en arrive à la « déclaration nécessaire ».

Elle se réduit à ceci : Mme Frola, la pauvre femme, bien qu'elle n'en ait pas l'air, est folle.

Folle depuis quatre ans, parfaitement. Et sa folie consiste précisément à croire qu'il refuse de lui laisser voir sa fille. Quelle fille ? Sa fille est morte depuis quatre ans ; c'est le chagrin qui l'a rendue folle. Et c'est un bonheur qu'elle soit devenue folle... Mais oui, la folie l'a sauvée de son chagrin irrémédiable. La seule chose qui pût la sauver était de croire que sa fille n'était pas morte, et que c'était lui, son gendre, qui ne voulait plus la lui montrer.

Par charité pure et simple, lui, M. Ponza, au prix de lourds sacrifices, entretient l'illusion de cette pauvre folle : il doit subvenir à l'entretien des deux ménages, bien que ses ressources ne le lui permettent pas, avoir deux appartements : un pour lui, un pour elle. Il oblige sa seconde femme, qui heureusement a

la charité de se prêter à ce jeu, à seconder son illusion. Mais ce devoir, cette charité ne peuvent aller au delà de certaines limites. Etant fonctionnaire, M. Ponza ne peut permettre qu'on croie en ville à cette cruauté invraisemblable de sa part, et qu'on puisse imaginer que, par jalousie ou autrement, il interdit à une pauvre mère de voir sa fille.

Sa déclaration terminée, M. Ponza s'incline devant ces dames abasourdies et sort. Mais cet ébahissement de toutes ces dames n'a pas encore eu le temps de se dissiper que revoilà Mme Frola avec son air doux et vaguement mélancolique qui vient s'excuser d'avoir par sa faute risqué d'épouvanter ces dames en provoquant la visite de M. Ponza, son gendre.

Et Mme Frola, avec la plus grande simplicité, le plus parfait naturel du monde, déclare à son tour, mais sous le sceau du secret, M. Ponza étant fonctionnaire, ce qui explique qu'à sa première visite elle se soit abstenue de dire toute la vérité qui pourrait lui faire tort dans sa carrière, que M. Ponza, le pauvre garçon, rédacteur excellent, impeccable dans son service, garçon accompli, précis dans tous ses actes, plein de bonnes qualités, eh bien ! M. Ponza, le pauvre garçon, sur ce seul et unique point... n'a plus sa raison, voilà... Le fou, c'est lui, le pauvre garçon ; et sa folie consiste à croire que sa femme est morte depuis quatre ans et à prétendre que la folle, c'est elle, Mme Frola, qui croit sa fille vivante. Non, il ne le fait pas pour essayer de justifier en quelque façon devant le monde sa jalousie presque maniaque et la cruelle interdiction de voir sa fille, non ; il croit vraiment, le pauvre garçon, que sa femme est morte et que celle qui vit avec lui est une seconde femme. C'est un cas lamentable ! La fougue excessive de cet homme a failli tuer sa jeune femme qui était un peu délicate, si bien qu'il fallut la faire partir en cachette et la mettre, sans qu'il s'en doutât, dans une maison de santé. Eh bien ! le pauvre homme que sa passion folle avait déjà un peu « dérangé », comme on dit, en devint fou pour de bon. Il se figura que sa

femme était morte, et cette idée fixe s'implanta dans sa cervelle à tel point qu'il n'y eut plus moyen de la déraciner, pas même en lui rendant sa femme, en parfaite santé, au bout d'un an. Il la prenait pour une autre, si bien qu'il fallut, avec la complicité de parents et d'amis, simuler un second mariage, à la suite duquel il retrouva pleinement son équilibre mental.

Mme Frola ajoute qu'elle a tout lieu de croire que probablement, depuis assez longtemps déjà, son gendre a retrouvé tout son bon sens et qu'il fait semblant, oui, qu'il fait semblant de croire que sa femme est une seconde femme, afin de la garder tout entière pour lui, sans contact avec quiconque, peut-être aussi parce que, de temps à autre, la crainte lui traverse l'esprit qu'on pourrait de nouveau la lui prendre, la faire partir en cachette.

Telle est la vérité. Toutes les prévenances, toutes les gentillesses qu'il prodigue à sa belle-mère seraient, en effet, inexplicables, s'il croyait vraiment qu'il vit avec une seconde femme. Il n'aurait, n'est-il pas vrai, aucune raison de montrer tant d'égards envers quelqu'un qui ne serait plus sa belle-mère. Tout cela, notez-le bien, Mme Frola le dit, non pas pour démontrer encore mieux que c'est lui qui est fou, mais pour se prouver à elle-même que son soupçon est fondé.

— Et alors, conclut-elle, avec un soupir qui sur ses lèvres se termine en un doulouerux sourire, et alors ma pauvre fille doit faire semblant de n'être plus elle, mais une autre ; quant à moi, je suis obligée de faire semblant d'être folle et de croire que ma fille morte est toujours vivante. Oh ! cela ne me coûte guère, puisque, Dieu soit loué, ma fille est là, pleine de vie et en parfaite santé. Je la vois, je lui parle, mais je suis condamnée à ne pouvoir habiter avec elle, et aussi à ne la voir et à ne lui parler que de loin, pour qu'il puisse croire ou feindre de croire que ma fille n'est plus de ce monde et qu'il a contracté un second mariage. Mais je le répète, qu'importe

puisque nous avons réussi de cette façon à leur rendre la paix à tous deux ! Je sais que ma fille est heureuse, qu'il l'adore ; ja la vois, je lui parle ; et je me résigne par amour pour elle à vivre de la sorte et à passer pour folle. Patience, chère Madame, patience...

*
* *

Je le demande, n'y a-t-il pas de quoi, à Valdana, ne plus savoir à quel saint se vouer, de quoi s'entre-regarder les uns les autres, comme des aliénés ? Lequel croire des deux ? Lequel est fou ? Où est la réalité, où est la fable ?

La femme de M. Ponza pourrait bien le dire. Mais comment se fier à ce qu'elle dirait si elle assurait, devant lui, être sa seconde femme ; comme il n'y aurait pas davantage à lui faire confiance si, devant Mme Frola, elle affirmait qu'elle est bien sa fille. Il faudrait la prendre à part et lui faire avouer la vérité en tête à tête. Et ça, ce n'est pas possible. M. Ponza, fou ou pas fou, est véritablement d'une jalousie farouche et ne laisse voir sa femme à personne. Il la tient sous clé dans son cinquième comme dans un cachot ; et ce fait-là est sans aucun doute en faveur de Mme Frola ; mais M. Ponza réplique qu'il est contraint d'agir comme il le fait par sa femme qui le lui impose par crainte de voir s'introduire par surprise Mme Frola dans l'appartement. L'excuse n'est pas sans valeur. Il y a autre chose : M. Ponza n'a pas de domestique. Il dit que c'est pour des raisons d'économie, obligé, comme il l'est, de payer deux loyers, et il prend la peine de faire chaque jour le marché, tandis que sa femme, qui d'après lui n'est pas la fille de Mme Frola, se soumet, par pitié pour quelqu'un qui a été autrefois la belle-mère de son mari, à l'obligation de faire tout chez elle, jusqu'aux travaux les plus bas, sans même avoir à son service une femme de ménage. Cela paraît à tout le monde un peu exagéré. Mais il faut reconnaître que cet état

de choses, si la pitié ne suffit pas à l'expliquer, peut s'expliquer par la jalousie du mari.

M. le préfet de Valdana s'est, quant à lui, déclaré satisfait par la déclaration de M. Ponza. Mais l'apparence et la conduite de celui-ci ne déposent certes pas en sa faveur, tout au moins de l'avis de toutes ces dames de Valdana, bien plus enclines à faire confiance à Mme Frola. Celle-ci ne manque, pas, en effet, de leur montrer les petits billets affectueux que sa fille lui envoie dans le petit panier, et elle montre également d'autres documents personnels, auxquels, il est vrai, M. Ponza dénie tout crédit, en expliquant qu'ils lui ont été délivrés pour confirmer le pieux mensonge qui la fait vivre.

En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'ils témoignent tous les deux, l'un pour l'autre, d'un merveilleux esprit de sacrifice qui est profondément émouvant et que chacun d'eux traite la prétendue folie de l'autre avec un raffinement de pitié extraordinaire. Ils raisonnent tous deux à merveille, si bien qu'à Valdana il ne serait venu à l'idée de personne de prétendre que l'un ou l'autre était fou, s'ils ne l'avaient pas insinué eux-mêmes, Mme Frola en parlant de M. Ponza, M. Ponza en parlant de Mme Frola.

Mme Frola va souvent trouver son gendre à la préfecture pour lui demander quelque conseil, ou elle l'attend à la sortie pour faire avec lui quelque achat. De son côté, très souvent, entre les heures de bureau et chaque soir, il fait une visite à Mme Frola dans son petit appartement meublé ; et chaque fois qu'ils se rencontrent par hasard dans la rue ils se joignent avec la plus grande cordialité ; lui, lui cède la droite ; si elle est fatiguée, il lui offre le bras, et ils s'en vont ainsi, tous deux, au milieu du dépit furieux, de la stupeur et de la consternation des Valdanais qui les étudient, les dévisagent, les épient, mais en vain ! On n'a pas encore réussi à comprendre lequel des deux est fou, où est la fiction, où la réalité...

QUELQUES SUJETS DE RÉFLEXION

On a souvent, à propos de Pirandello, parlé de Freud, de Marcel Proust. On a comparé le dédoublement de ses personnages à l'ambivalence du héros de Dostoïewski. Il y a là quatre visions psychologiques apparentées, mais pourtant bien distinctes. Examiner en particulier sous cet angle : *L'Esprit malin.*

Pirandello a tiré de ses nouvelles la plupart de ses pièces de théâtre. Lire chacun de ses contes en le transposant sous forme de comédie ou de drame, soit en un acte, soit en trois.

Etudier la transposition de *Madame Frola et Monsieur Ponza, son gendre* en *Chacun sa vérité.*

Le contenu des nouvelles de Pirandello est d'un modernisme aigu, leur forme est la forme traditionnelle des conteurs naturalistes. Faut-il déplorer ce décalage ou, au contraire, approuver cette opposition, y voir une défaillance de l'artiste ou au contraire une volonté de rendre l'étrange aussi naturel que possible ?

On a écrit que les héros de Pirandello sont d'ordinaire vêtus de noir et les comparses vêtus de clair. La vision pirandellienne de la vie ne se trouve-t-elle pas définie par cette boutade ?

Chaque personnage de Pirandello voit sous un angle tout personnel, l'événement dont il est acteur ou spectateur. Etudier l'attitude des divers personnages dans chacune de ses nouvelles.

Le « sentiment du contraire », source de l'humour pirandellien, n'est-il pas un sentiment romantique, tout proche de l'antithèse, chère à Victor Hugo dans ses sujets de romans et de drames ?

TABLE DES MATIÈRES

Pour lire Pirandello 7
Bibliographie 9
Pour lire les « Nouvelles Humoristiques »..... 11
La Tragédie d'un personnage 19
La Caisse en réserve 29
La Lumière d'en face 41
Berceuse..... 51
L'Esprit malin..... 57
Le Mari de ma Femme 67
La Souricière 75
Madame Frola et Monsieur Ponza, son gendre.... 84
Quelques sujets de réflexions 95

1942 — St-Amand (Cher). Imprimerie Ch.-A. BÉDU

LES CHEFS-D'ŒUVRE

La collection **Les Chefs-d'Œuvre** voudrait satisfaire le désir qui pousse aujourd'hui beaucoup de Français à remonter aux sources de leurs traditions nationales et à se retremper dans ce que l'esprit humain a produit de meilleur dans tous les temps et dans tous les pays.

Elle comprendra une ample série de textes soigneusement choisis, présentés par une élite de savants et de critiques, — toutefois sans aucun appareil d'érudition : notre ambition est de faire que ce trésor soit accessible, non seulement aux élèves des écoles, mais au grand public, pour lequel **Les Chefs-d'Œuvre** devraient constituer une bibliothèque de culture générale, aisément maniable et à la portée de toutes les bourses. Notes bibliographiques, introduction, notes au texte (en très petit nombre) n'auront d'autre but que de rendre la lecture facile, l'œuvre vivante et toute proche du lecteur.

Nous voudrions aussi que le public étranger trouvât dans **Les Chefs-d'Œuvre** la preuve que l'esprit français reste plus que jamais ouvert à toutes les idées humaines et à toutes les formes de la beauté.

RACINE. **Britannicus,** par Julien LUCHAIRE, inspecteur général de l'Instruction publique.

SOPHOCLE. **Antigone,** par Pierre WALTZ, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont.

CORNEILLE. **Le Cid,** par G. GASTINEL, inspecteur général honoraire de l'Instruction Publique.

RACINE. **Phèdre**, par Madame BOUTANG, professeur agrégée de l'Université.

CHATEAUBRIAND. **René,** par Maurice JOBIN, Professeur agrégé de l'Université.

TÉRENCE. **L'Eunuque,** par René WALTZ, Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

MACHIAVEL. **Le Prince,** par Gabriel MAUGAIN, doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg.

MOLIÈRE. **Don Juan,** par Jean PÉRUS, Professeur agrégé au Lycée de Clermont-Ferrand.

PLUTARQUE. **Vies d'Alexandre et de César,** (Extraits), par R. FLACELIÈRE, professeur à l'Université de Lyon.

LUCIEN. **Le Songe ou le Coq,** par J.-M. FLANDIN, agrégé de l'Université de Clermont.

NAPOLÉON. **Lettres choisies**, par Louis MADELIN, de l'Académie Française.

GŒTHE. **Poésies lyriques,** par FOURQUET, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, à Clermont-Ferrand.

F. SORLOT, 29, Place de Jaude. Clermont

Imp. Ch.-A. BEDU, St-Amand (Cher)

5 Frs.